AGNÈS BERNAU,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN SIX TABLEAUX,

PAR MM. ALBOIZE ET PAUL FOUCHER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le samedi 7 Juin 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ERNEST, grand duc de Bavière (père noble)	MM. FLEURET.
ALBERT, son fils (jeune premier rôle)	SURVILLE.
EBERARD, comte du Palais (3e rôle)	JOSEPH.
FURSTENFELD, envoyé du duc de Wurtemberg (rôle de convenance)	EUGÈNE.
BERTHOLD, pêcheur (jeune comique)	FRANCISQUE.
WALTER / UN OFFICIER	AMELINE.
UN CRIEUR	FONBONNE.
UN HOMME DU PEUPLE	BRIAND.
ISABELLE, fille du duc de Wurtemberg (première amoureuse)	Mmes HÉLOÏSE GAUTIER.
AGNÈS BERNAU, villageoise des environs de Straubing. (jeune 1er r.)	DARMONT.
HEDWIGE, sa mère (mère noble)	MÉLANIE.
CLOTILDE, suivante d'Isabelle	WEISS.
UNE FEMME DU PEUPLE	FANNY.
Deux enfants d'Albert et d'Agnès.	
Seigneurs et dames de la cour de Bavière.	
Peuple de Straubing.	

La scène est, au premier acte, aux environs de Straubing ; aux quatre derniers actes, au palais, ou dans la ville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une ferme au milieu d'une forêt. Porte de sortie au fond, en face. A droite, porte conduisant à l'intérieur. A gauche, chambre d'Agnès. A droite, une table, chaises, etc.

SCENE PREMIÈRE.

ALBERT, AGNÈS, LES DEUX ENFANTS.

(*Au lever du rideau, Albert et Agnès sont assis à gauche et contemplent leurs enfants.*)

AGNÈS.

Je te dis que Mathilde te ressemble.

ALBERT.

Non, c'est à toi.

AGNÈS.

Tais-toi, tu veux me contrarier. Tu oseras peut-être aussi me soutenir que Charles n'est pas tout ton portrait.

ALBERT.

N'a-t-elle pas tes cheveux?

AGNÈS.

Mais c'est tout ton regard.

ALBERT.

Et quand ils sourient, n'est-ce pas toi, toujours toi? Sais-tu bien que, depuis qu'ils sont deux à me disputer ton amour, il ne reste plus de place dans ton cœur pour leur père?

AGNÈS.

Tu mens! dis-moi tout de suite que tu es bien heureux.

ALBERT.

Est-ce à mon Agnès de me le demander?

AGNÈS.

Albert, ah! nous devons remercier Dieu. Sais-tu que jamais tu n'es venu passer un temps si long avec nous?

Digitized by Google

ALBERT.

Il faut me plaindre, mon Agnès, quand je suis obligé de te quitter, et n'accuser que le service du souverain auquel j'ai voué mon épée.

AGNÈS.

Oui... je le sais... lors de notre mariage, tu m'as dit qu'il faudrait vivre souvent séparés... à quoi n'aurais-je pas consenti pour être à toi, mon Albert?.. Mais aujourd'hui, il me semble que je n'ai plus à redouter d'absence... je n'ai plus qu'un seul sentiment, la joie... qu'une seule pensée, toi et mes enfants.

ALBERT.

Chers enfants, je trouve qu'ils ont grandi encore depuis mon dernier voyage.

AGNÈS.

Cette guerre avec le Wurtemberg a été si longue... j'ai cru que cela ne finirait pas... je vous demande un peu pourquoi le duc de Bavière et l'électeur de Wurtemberg s'entêtent ainsi a combattre; enfin grâce à la valeur du jeune prince, fils de notre souverain...

ALBERT.

Le prince! on a donc parlé de lui, jusqu'ici...

AGNÈS.

Si isolée que soit cette habitation, il suffit que nous envoyions quelquefois au village voisin, pour que le bruit de sa valeur soit parvenu jusqu'à nous, cela consolera tout-à-fait notre duc de la mort de son fils aîné, arrivée il y a six mois. Le trône de Bavière, en changeant d'héritier, en retrouvera un plus digne encore, si le prince nous délivre de la guerre; moi, pour ma part, je le bénirai du fond de mon cœur... déjà j'ai tant de motifs de l'aimer.

ALBERT.

De l'aimer? et quels sont donc ces motifs?

AGNÈS.

D'abord tu es un de ses officiers, et il te traite avec bonté, m'as-tu dit; ensuite, si c'est à lui que nous devons la paix, je te verrai plus souvent, plus longtemps, peut-être obtiendras-tu ton congé, et alors nous ne nous quitterons plus, alors du bonheur tous les jours!

ALBERT.

Chère Agnès!

AGNÈS.

Et puis, un autre motif... et celui-là, tu ne devines pas?..

ALBERT.

Non!

AGNÈS.

C'est que vous portez tous deux le même nom.

ALBERT.

C'est vrai.

AGNÈS.

Eh bien! ce nom auquel est attachée toute ma vie, je ne puis l'entendre prononcer, même quand il s'agit d'un autre, sans tressaillir de bonheur.

ALBERT.

Et sans regretter peut-être aussi que ton époux n'ait que le nom du prince, et pas le titre.

AGNÈS.

Que veux-tu dire?

ALBERT.

Si j'avais pu t'offrir un rang aussi élevé que l'est ton âme, Agnès, sans doute tu serais princesse.

AGNÈS.

Moi?.. oh! tels ne sont pas mes désirs, mon Albert... mais il me semble que dans un palais, au milieu des honneurs, il me semble que je te verrais à peine, toi et mes enfants... que je n'oserais les embrasser, que je n'oserais te dire que je t'aime.

ALBERT.

Oh! oui, tu as raison, Agnès. Cette cour, au milieu de laquelle je suis appelé quelquefois par mes devoirs, cette cour n'est qu'ambition et mensonge. Là, jamais une parole sincère, une sainte affection. Ah! qu'il est plus pur et plus vif, ce bonheur que nous trouvons dans cette retraite, avec ton amour qui me rend plus fier que le plus puissant roi du monde, avec ces deux enfants qui me font plus riche que l'empereur d'Allemagne, malgré tous ses trésors.

AGNÈS.

C'est vrai... mais sont-ce là aussi tes seuls motifs de parler ainsi?

ALBERT.

Je ne te comprends pas.

AGNÈS.

Si j'étais exposée aux regards, aux hommages de toute une cour, est-ce que ta jalousie...

ALBERT.

Moi, jaloux?..

AGNÈS.

Oui, jaloux, tu l'es bien un peu, n'est-ce pas? Oh! cela ne me fâche pas le moins du monde, tu peux l'avouer... car enfin cet empressement que tu mets à éviter tous les visages étrangers, cette habitation que tu m'as fait choisir au milieu d'une forêt isolée..

ALBERT.

M'aurais-tu trompé, Agnès? et cette solitude, cette existence, te paraissent peut-être tristes et monotones, malgré ce que tu m'as dit.

AGNÈS.

Peux-tu le penser?.. Oh! tu as mal interprété mes paroles. Faut-il que je te répète que, quand tu es là, j'ai tout ce que je peux désirer dans cette vie; est-ce qu'il y a pour moi un autre pays que celui où je t'ai vu pour la première fois? est-ce que le monde est pour

Digitized by Google

moi ailleurs qu'auprès de cette église qui a consacré notre union? J'accepte ton existence, telle que tu voudras me la faire, sans te demander compte de rien... Épouse et mère, je t'aime, j'ai ton amour... et ne veux rien voir au-delà.

ALBERT.

Bien-aimée... oh! tu es la meilleure des femmes, le modèle de toutes les vertus.

AGNÈS.

Mais on vient... c'est ma bonne mère.

SCENE II.

LES MÊMES, HEDWIGE.

HEDWIGE.

Bon jour, mes enfants, bon jour. Michelin, notre garçon de ferme, me dit qu'il y a là un étranger qui demande à parler à madame Agnès.

AGNÈS.

A moi... je n'attends personne.

ALBERT.

Mais pourquoi ne pas le recevoir?

AGNÈS.

A quoi bon...

HEDWIGE.

Il dit pourtant qu'il faut absolument qu'il te parle.

AGNÈS.

Eh bien! recevez-le, ma mère... je vous charge de ce soin... moi, je ne veux pas que cet homme me prenne un seul des moments que peut me donner mon Albert. (*A Albert.*) Viens... ma mère, je compte sur vous.

HEDWIGE.

Soit.

(*Albert et Agnès se réunissent pour sortir; pendant ce temps, les deux enfants courent à Hedwige qui les embrasse. On sort. Après la sortie, musique piano pour Hedwige qui dit quelques mots, et entrée de Berthold.*)

SCÈNE III.

HEDWIGE, *puis* BERTHOLD,

HEDWIGE, *à Michelin.*

Faites entrer cet étranger. (*Michelin sort.*)

BERTHOLD, *entrant.*

Enfin je vais voir madame Agnès.

HEDWIGE, *à part.*

Ça a l'air d'un matelot. (*Haut.*) Que voulez-vous, mon ami?

BERTHOLD, *à part.*

Tiens, c'est là madame Agnès... c'est impossible... (*Haut.*) Madame Agnès!

HEDWIGE.

Je ne suis point madame Agnès, je suis sa mère, que voulez-vous?

BERTHOLD.

Ah! çà, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

HEDWIGE.

Non... mais si fait... attendez donc... oui... (*à part.*) Cet air bête...

BERTHOLD.

C'est ça.

HEDWIGE.

Pas possible... vous seriez... tu serais notre cousin Berthold?

BERTHOLD.

Lui-même... vous me trouvez grandi?

HEDWIGE.

Pas beaucoup... est-ce possible?.. te voilà revenu au pays... nous qui te croyions mort.

BERTHOLD.

Comment! vous avez pu croire que j'avais fait cette bêtise-là... J'ai bien fait de revenir pour rétablir ma réputation.

HEDWIGE.

Dam! mon enfant, après ce qui s'est passé...

BERTHOLD.

Il est de fait que je l'ai échappé belle... vous savez quand ces brigands de Wurtembergeois, sous prétexte de la guerre, vinrent piller ce village... J'étais au service du vieil Arnold, ce commerçant enrichi.

HEDWIGE.

Oui, je sais tout cela.

BERTHOLD.

Il avait pris la précaution de me faire coucher dans sa chambre... ça lui donnait du courage ça me rassurait. Une nuit, ces brigands de Wurtembergeois entrent dans sa chambre, ils vont à son lit, le réveillent avec un bruit d'enfer... je vous assure que j'ai eu peur...

HEDWIGE.

Je te crois sur parole.

BERTHOLD.

Le vieil Arnold saisit une épée qu'il avait toujours à son chevet, une longue épée dont le pommeau portait l'empreinte d'une tête de mort sculptée; il veut se défendre, paraît un homme qui avait un casque noir, avec une visière soigneusement fermée.

HEDWIGE.

C'était le chef de ses bandits, l'homme au casque noir, qui n'a été que trop célèbre dans le pays.

BERTHOLD.

Quoi qu'il en soit, il arrache l'épée des mains d'Arnold et la jette au loin dans la chambre, elle tombe dans le foyer; il demande à Arnold où est son trésor, celui-ci refuse de le lui dire. Puisque tu tiens plus à ton trésor qu'à la vie, dit le brigand, meurs, et il lui enfonce son poi-

Digitized by Google

gnard dans la poitrine... c'est alors que j'ai eu horriblement peur.

HEDWIGE.

Enfin...

BERTHOLD.

Enfin, pendant que ce bandit le fouille pour trouver la clef de son trésor, Arnold se soulève, saisit la pointe de la longue épée, dont le manche était brûlant, et par un dernier effort lui en appliquant le pommeau sur la main, lui dit : Toi, tu porteras éternellement la marque de ton crime... le brigand pousse un cri terrible, Arnold retombe mort, moi, je n'en fais ni une ni deux, je m'évanouis de peur... mais bientôt je suis réveillé par la chaleur qu'il faisait, les scélérats avaient mis le feu à la maison; je cours à une fenêtre, je saute en dehors et je me trouve au milieu de ses compagnons qui semblaient là tout exprès pour m'attendre.

HEDWIGE.

Pauvre enfant!

BERTHOLD.

Je fermai les yeux pour ne pas voir ce qu'on allait faire de moi; tout-à-coup on crie : Sauve qui peut! Des soldats de Bavière accourent à notre secours; je me sens enlever de terre, mettre sur un cheval, et je pars au galop attaché derrière un brigand; nous faisons halte, alors celui qui m'avait enlevé me demande si j'ai des parents riches; je lui réponds en tremblant : je n'ai que ma tante Hedwige et ma cousine Agnès qui n'ont rien. Si j'avais pu prévoir, je me serais précautionné d'une autre famille. Eh bien, me dit-il, puisque je ne puis pas avoir de rançon de ta personne, je te vendrai. En effet, il me vendit comme mousse à un capitaine de navire qui allait faire la pêche de la baleine.

HEDWIGE.

Comment, il a osé te vendre?

BERTHOLD.

Et pas cher, encore! on nous a échangés; une hache, un chien et moi troisième, contre une barrique d'eau-de-vie. Je m'embarquai; je reçus pas mal de coups que je vous passe, et je restai six ans sur la mer d'où je suis revenu hier; voilà comme quoi je ne suis pas mort.

HEDWIGE.

Ce pauvre Berthold... En voilà des aventures...

BERTFOLD.

Et tout ça, je le dois à ce brigand de casque noir. Si jamais je le rencontre, j'aurai le courage d'aller le dénoncer sur l'heure.

HEDWIGE.

Et comment le reconnaîtrais-tu, puisque tu n'as pas vu sa figure?

BERTHOLD.

Oh! j'ai un moyen : tous ceux que je vois et qui me sont suspects, je vais à eux et je leur donne une poignée de main; je regarde, et si jamais j'aperçois la marque de l'épée d'Arnold que je connais... la tête...

HEDWIGE.

Au fait, c'est un moyen...

BERTHOLD.

Mais vous, contez-moi donc tout ce qui s'est passé pendant mon absence... Il paraît que ma cousine s'est mariée, qu'elle a des enfants. Ah! ça, il paraît aussi que son mari est un peu fier!

HEDWIGE.

Qu'est-ce qui t'a dit ça?

BERTHOLD.

Dame!.. tout le monde... au village... Vous vivez ici comme des reclus; depuis ce mariage on ne vous a jamais revus, ni lui non plus... On dit que c'est un sorcier... un démon... On prétend qu'il a des griffes... et même des... (*Il porte la main à son front.*) Mais j'ai répondu à ça... le mari de ma cousine... c'est impossible!

HEDWIGE.

Tu as bien fait.

BERTHOLD.

Ah! car j'espère que vous allez me présenter à elle.

HEDWIGE.

Volontiers, mon garçon; justement la voici!

SCENE IV.

AGNÈS ALBERT, HEDWIGE, BERTHOLD.

AGNÈS.

Que vois-je?.. Berthold!

BERTHOLD.

Ma bonne cousine; diable, vous êtes toujours jolie.

AGNÈS.

Te voilà donc revenu... mais que je te présente à mon mari... qui a voulu venir.

ALBERT.

Soyez le bien-venu, Monsieur, et considérez cette maison comme la vôtre.

BERTHOLD.

Monsieur.... certainement.... c'est trop d'honneur... mais voudriez-vous me permettre de vous donner une poignée de main.

ALBERT.

Volontiers.

BERTHOLD, *après avoir regardé, dit à part.*

Que je suis bête, je vais aussi regarder s'il a la marque. (*haut*) Pardon, c'est que d'habitude, voyez-vous...

HEDWIGE, *bas à Berthold.*

Eh bien, est-il fier, comme tu le disais?...

BERTHOLD.

C'est-à-dire qu'il est charmant... Je vais l'appeler mon cousin.

Digitized by Google

HEDWIGE.

Je te laisse en famille... la maison a besoin de moi. (*Elle sort.*)

BERTHOLD.

Dites donc, mon cousin, vous êtes donc attaché à la personne du prince ?

ALBERT.

Sans doute.

BERTHOBD.

Vous êtes bien heureux !

ALBERT.

Pourquoi cela ?

BERTHOLD.

Parce qu'on prétend qu'il n'a peur de rien, celui-là, et c'est beau, un homme qui n'a peur de rien. J'ai entendu dire hier, que si on l'avait laissé faire, quelques jours plus tard, pas plus de Wurtemberg que sur la main... Est-ce vrai, mon capitaine ? c'est-à-dire, mon cousin...

ALBERT.

Oui, nous approchions de Stutgard, la capitale de ce duché ennemi. Quoique la victoire dût être achetée au prix de bien du sang, nous l'espérions déjà, lorsqu'un ordre du duc de Bavière nous informe qu'une trève a été conclue sans que j'aie pu même en apprendre les clauses et les conditions.

BERTHOLD.

Oh ! c'est malhonnête, ça, comment, ne pas vous dire...

AGNES.

Sans doute, Monseigneur Ernest, duc de Bavière, a osé faire la paix sans demander conseil au capitaine Albert ; mais cela est fort mal. Eh bien ! Messieurs les capitaines, savez-vous pourquoi le grand duc a conclu une trève malgré vous ? c'est parce que vos femmes le veulent, et ce que femme veut...

ALBERT.

Nous le voulons toujours...

BERTHOLD.

Eh bien ! du tout, ce n'est pas pour ça, je le sais, moi, pourquoi ?

AGNES.

Vraiment ?

BERTHOLD.

Parole d'honneur ; c'est un secret d'état que j'ai surpris.

AGNES.

Allons donc, tes secrets n'ont pas le sens commun.

BERTHOLD.

Eh ! pourquoi donc que je n'aurais pas surpris un secret d'état tout comme un autre ! Hier, en venant ici, comme je sortais de Straubing, là où réside la cour depuis la guerre, il m'a pris fantaisie de me reposer ; je m'étais fait un lit très doux sur le bord du fleuve, et je commençais à m'endormir, lorsque j'ai été réveillé par deux seigneurs qui se promenaient en causant, et l'un d'eux disait à l'autre : C'est encore un secret, mais la chose est sûre, on n'a signé la trève avec le duc de Wurtemberg, que pour conclure le mariage du duc de Bavière avec la fille de ce souverain ; le prince ne l'apprendra qu'à son arrivée à Straubing, et moi, je pars ce soir pour aller au devant de la princesse.

ALBERT, *à part.*

Grand Dieu ! (*haut*) Et ces seigneurs n'en ont pas dit davantage ?

BERTHOLD.

Je n'ai entendu que ça, mais il me semble que c'est assez clair.

AGNES.

Sans doute. Eh bien ! grâce à cette alliance, nous allons enfin avoir la paix ! C'est une bonne idée.

ALBERT.

Ce mariage ne se fera pas.

AGNES.

Hein ! comment sais-tu ?...

ALBERT.

Oh ! je dis cela... Agnès, pardonne ma bien aimée, mais il faut que je te quitte, il faut que je parte sur l'heure.

AGNES.

Déjà ?

ALBERT.

Ce que je viens d'apprendre...

AGNES.

Eh bien ?

ALBERT.

Eh bien, le prince est mon protecteur ; je lui dois tout, cette nouvelle qu'on veut lui cacher pour l'attirer dans un piége, peut-être, l'intéresse à savoir immédiatement, et il y aurait ingratitude à moi de ne pas l'en instruire sur le champ.

BERTHOLD.

Il a raison ; si ça peut faire plaisir au prince, je vous autorise même à lui dire que c'est moi qui vous ai instruit de tout... je me compromets ..

AGNES.

Mais le temps que tu retrouves le prince... il aura déjà été prévenu... N'a-t-il pas des amis aussi bien instruits que maître Berthold ? (*à Berthold*) Tu avais bien besoin de parler de cela.

BERTHOLD.

Dame ! un secret d'état, ça pèse sur la conscience.

ALBERT.

Laisse-moi partir, te dis-je, mon devoir me réclame (*masique*), mais entends-tu ce bruit de chevaux ?... Un homme s'arrête... c'est Walter, mon ami.

SCENE V.

LES MÊMES, WALTER *entrant.*

WALTER, *vivement bas à Albert.*

De grandes nouvelles... je vous les dirai en

Digitized by Google

chemin. J'arrive en toute hâte et vous amène un cheval... Demain au point du jour l'armée rentre dans Straubing, l'on a des soupçons... venez, pas un instant à perdre.

ALBERT.

Que te dirai-je, Agnès... le prince me fait demander, je pars.

AGNÈS.

Quoi! sans prendre tes armes?

ALBERT.

Je suis accompagné.

AGNÈS.

Sans embrasser tes enfants.

ALBERT.

Bientôt je les reverrai.

AGNÈS.

Mais le temps menace.

ALBERT.

Raison de plus pour me presser. Adieu, bien aimée, il faut que je parte à l'instant, crois-moi, c'est pour notre bonheur.

SCENE VI.

AGNÈS, BERTHOLD.

AGNÈS, *le suivant des yeux.*

Il s'éloigne, il monte précipitamment à cheval.

BERTHOLD.

Il nous fait signe de la main; bon, il part. (*Éclairs.*)

AGNÈS.

Mon Dieu, l'orage semble prêt à éclater... ce départ me rend toute triste.

BERTHOLD.

Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire, du moment que c'est sa consigne... je sais ce que c'est que la consigne; à bord, ça s'appelle une corde à nœuds. Mais dites donc, cousine, est-ce que ce pays est si peu civilisé qu'on n'y soupe jamais?... je me sens là un creux...

AGNÈS.

Voici le moment, au contraire, où l'on va se mettre à table, mais je ne me sens pas disposée... laisse-moi seule ici, et dis à ma mère que l'on commencera à souper sans moi.

BERTHOLD.

C'est ça... je dirai à votre mère de vous remplacer. (*à part, regardant Agnès*) moi, je remplacerais volontiers mon cousin. (*Musique*).

SCÈNE VII.

AGNÈS, *seule.*

(*Continuation d'orage.*)

Oui, ce départ m'a fait mal... je ne sais pourquoi... et pourtant ce motif était bien bien naturel [illegible] prince son protecteur, celui a [illegible] peut lui rendre sa liberté... Allons, c'est moi qui ai tort... il a été si bon, si tendre envers moi, envers ses enfants.... il nous aime tant.... (*Tonnerre plus rapproché.*) Mon Dieu! voilà que l'orage redouble à présent... pauvre Albert!... Oh! je l'espère, bientôt il va nous rassurer. (*Elle fait quelques pas. On frappe au dehors.*) On frappe à cette heure. (*On frappe encore.*) Qui est là? que demandez-vous?

EBERARD, *en dehors.*

Ouvrez. Surpris par l'orage, nous demandons l'hospitalité.

AGNÈS.

Oh! à l'instant, à l'instant. (*Elle ouvre, on voit au fond une litière et des gardes. La litière s'ouvre, Furstenfeld donne la main à Isabelle pour en sortir.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, AGNÈS, EBERARD, FURSTENFELD, GARDES.

ISABELLE.

La pluie et le vent éclatent avec tant de furie que les rideaux de ma litière ne peuvent me protéger, veuillez nous permettre de nous arrêter ici; je suis la princesse Isabelle de Wurtemberg.

AGNÈS.

Ah! madame, un tel honneur me rend heureuse et confuse à la fois, et je voudrais être en état de recevoir dignement une personne de votre rang.

ISABELLE.

N'en n'ayez aucun souci: l'hospitalité honore toujours qui l'accepte, si humble que soit celui qui la donne. (*A Furstenfeld et à Eberard.*) Voyez, messieurs, et prévenez-moi du moment où nous pourrons nous remettre en route.

EBERARD, *à part, regardant Agnès.*

Les traits de cette villageoise ne me sont pas inconnus. (*Il se retire au fond avec Furstenfeld.*)

ISABELLE, *à part.*

Cette jeune femme qui nous reçoit d'aussi bonne grâce, m'inspire rien qu'à la regarder un intérêt.... (*Haut.*) Que tout est riant ici! oh! je suis sûre que le bonheur habite cette modeste demeure.... Êtes-vous mariée, madame?

AGNÈS.

Oui, madame, je suis l'épouse d'un officier du prince de Bavière, et j'habite ici avec ma mère et lui, quand ses devoirs veulent bien lui permettre de venir auprès de sa femme et d'embrasser ses deux enfants.

ISABELLE.

Vous avez des enfants, madame? je suis sûre qu'ils sont charmants.

Digitized by Google

AGNÈS.

Ils font notre joie et notre espérance ; car, quoique les gens de notre classe ne puissent leur offrir ni distinction ni fortune, les enfants, voyez-vous, c'est la richesse du pauvre.

ISABELLE.

Oui, vous avez raison; car vous, madame, vous avez pu choisir l'homme auquel vous avez consacré votre vie; quand vous vous êtes donnée à celui que vous aimez, vous étiez sûre que son cœur répondait au vôtre; vous n'avez pas livré au hasard votre affection et votre destinée.

AGNÈS.

Je ne vous comprends pas, madame.

ISABELLE.

J'ai tort de vous dire tout cela, vous ne pouvez en effet deviner... Parlons de vous, madame, de votre bonheur... Votre mari vous aime bien, n'est-ce pas?

AGNÈS.

Oh? madame, je serait bien ingrate d'en douter, et puis, je ne suis qu'une simple paysanne, moi, et lui, il est capitaine, et il n'a pas hésité à m'épouser.... une circonstance si étrange nous a réunis, qu'on eût dit que la main de Dieu nous destinait l'un à l'autre.

ISABELLE.

Vraiment!.... ah! contez-moi donc... si toutefois ma curiosité n'est pas indiscrète.

AGNÈS.

Ce n'est pas un mystère, madame, et vous êtes si bonne! Il y a six ans, nos deux pays étaient en guerre; une troupe d'aventuriers, au service du Wurtemberg, parcourait ce pays, alors peu éloigné des deux camps. Ils avaient pour chef un inconnu qui portait toujours une visière baissée, à travers laquelle ses traits restaient impénétrables : on l'appelait l'homme au masque noir; il mettait tout à feu et à sang.

ISABELLE.

Oui, j'ai entendu souvent le duc mon père renier ces cruautés qui ont été commises malgré lui. Le nom de cette homme, dont personne n'a vu la figure, pas même ses compagnons, est resté un secret pour tout le Wurtemberg, excepté pour mon père, qui ne l'a jamais trahi.

AGNÈS.

Nous habitions une petite maison au pied de la colline; ces brigands brisèrent notre porte. Il y avait alors chez ma mère un bijou qu'on lui avait confié en dépôt, et auquel elle tenait plus qu'à tout ce que nous possédions, elle voulut le défendre; on allait la frapper... A cette vue, éperdue, égarée, je m'élance en poussant un cri; un éclat de rire y répond... et j'aperçois un bandit entièrement couvert d'une sombre armure, c'était leur chef, l'homme au casque noir.

EBERARD, *qui s'est approché, a entendu la fin du récit, à part*

C'est elle, c'est bien elle, je la reconnais maintenant. (*Haut à la princesse*) Madame, l'orage est passé; si Son Altesse veut se remettre en route, il nous reste à peine le temps....

ISABELLE.

Dans un instant. (*Elle lui fait un signe de s'éloigner.*)

EBERARD, *s'éloignant, à part.*

Ah! je saurai ce que cette femme lui dit.

ISABELLE.

Continuez, continuez, ce récit m'intéresse vivement.

AGNÈS.

Le misérable s'avance vers moi; je lutte contre lui avec un acharnement qui eût été inutile, lorsqu'un jeune homme, un sauveur, s'élance dans la chambre; je reconnus ses nobles traits qui s'étaient déjà offerts à ma vue; c'était Albert.

ISABELLE.

Oui, oui, vous avez raison, madame, c'est la main de Dieu qui vous l'a fait rencontrer. Cette union ne peut vous donner que du bonheur; permettez-moi d'y contribuer pour ma part. (*Tirant ses tablettes et écrivant.*) Le capitaine Albert... Albert, c'est un nom que je ne puis oublier. Mais le vôtre, madame?

AGNÈS.

Agnès Bernau.

(*Isabelle écrit.*)

EBERARD, *qui s'est approché du siége où Albert a oublié son épée, à part.*

Que vois-je?... cette épée... oui, c'est bien la sienne... et cette femme?... Oh! je saurai tout.

FURSTENFELD, *s'approchant.*

Qu'avez-vous?

EBERARD.

Rien, rien, j'attends la princesse.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTHOLD, EDWIGE.

BERTHOLD.

Eh bien, cousine, tu ne viens donc pas?... Oh! excusez! que de beau monde!

EDWIGE.

En effet, ma fille... que vois-je!

ISABELLE.

C'est votre mère?

AGNÈS.

Oui, madame.

ISABELLE.

Je suis heureuse, dès mon entrée en Bavière, d'avoir reçu une si touchante hospitalité; je ne l'oublierai pas.

EBERARD.

Madame, le comte de Furstenfeld n'attend

Digitized by Google

plus que vos ordres pour donner le signal du départ.

ISABELLE.

Partons. (*Elle va à la table reprendre son voile, à part.*) Mais partir ainsi sans récompenser cette femme.... je crains de l'humilier... Ah ! cette agraffe... laissons-la lui comme un souvenir. (*Isabelle détache son agraffe de diamans et la pose sur la table sans être vue.*) Adieu, madame, la bienveillance d'Isabelle vous est acquise tout entière.

AGNÈS.

Ah ! madame, dès que je vous ai vue, quelque chose m'a dit que c'était un bonheur pour moi de vous avoir rencontrée. (*Elle lui baise la main et la conduit. Isabelle monte en litière et part avec sa suite.*

SCÈNE X.

AGNÈS, HEDWIGE, BERTHOLD.

HEDWIGE.

Quelle est donc cette grande dame si affable et si bonne ?

AGNÈS.

Ah ! ma mère, si vous saviez...

BERTHOLD.

D'abord, il y a un des seigneurs que je connais ; le plus grand qui était de ce côté, c'est celui à qui j'ai entendu parler hier du mariage du prince, et qui devait aller au devant de sa fiancée.

AGNÈS.

Eh bien, précisément, la grande dame que vous venez de voir est la princesse de Wurtemberg qui vient pour ce mariage.

HEDWIGE.

La princesse de Wurtemberg!

BERTHOLD.

Eh bien, qu'on dise encore que mes nouvelles politiques n'ont pas le sens commun.

AGNES.

Elle a pris mon nom par écrit, celui de mon mari.

BERTHOLD

Tu aurais dû lui donner le mien.

AGNÈS.

Elle va sans doute parler au prince pour Albert; plus tard, elle lui demandera son congé pour qu'il vive avec moi.

BERTHOLD, *apercevant l'agrafe.*

Oh ! le beau bijou que je vous là.

AGNÈS.

Qu'est-ce que c'est ?

BERTHOLD.

Ça brille que ça vous éblouit.

AGNÈS.

Voyons, c'est l'agraffe de la princesse.

HEDWIGE.

Elle l'aura sans doute oubliée.

AGNÈS.

Oh ! courons la lui reporter...

BERTHOLD.

Elle est trop loin maintenant... tu ne pourrais la rejoindre... et puis, j'ai dans l'idée, moi, qu'elle ne l'a pas oubliée.

AGNÈS.

Que veux-tu dire ?

BERTHOLD.

Je lui ai vu faire un mouvement... je crois qu'elle l'a laissée tout exprès pour récompenser ton hospitalité.

AGNÈS.

Par exemple !

BERTHOLD.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant, tous les jours une princesse entre dans une maison pour ne pas recevoir la pluie, ça se fait ; en partant si elle n'a pas d'argent, elle laisse un bijou, ça se garde.

AGNÈS.

Mais moi, je ne le garde pas...

HEDWIGE.

Et tu as raison.

BERTHOLD.

Par exemple, je ne comprends pas...

AGNÈS.

Je suis certaine qu'elle a oublié cette agraffe, et comme elle pourrait craindre de l'avoir perdue, je vais la lui reporter sur-le-champ, n'est-ce pas ma mère ?

HEDWIGE.

Oui, ma fille, va.

BERTHOLD.

Mais je t'ai dit que tu ne pourrais pas l'atteindre à présent.

AGNÈS.

Eh bien, j'irai jusqu'à Straubing et je la lui ferai remettre à son palais, tiens, cousin, tu vas m'accompagner.

BERTHOLD.

Moi ?

HEDWIGE.

Ne vas tu pas la laisser aller toute seule, par hasard ?

BERTHOLD.

Oh ! non, non, c'est juste, mais alors pourquoi vous déranger ? pourquoi n'irais-je pas seul.

AGNÈS.

Oh ! non, non, mon bon Berthold, laisse-moi partir, ne reverrai-je pas Albert à Straubing.. je lui parlerai de son altesse Isabelle, je tâcherai de le présenter à cette bonne princesse. Oh ! comme il va être surpris de me voir. Ce sera charmant.

HEDWIGE.

Mais ne t'a-t-il pas fait promettre de ne t'éloigner jamais sans lui de cette habitation.

AGNÈS.

Sans doute, mais en cette circonstance, quand il importe à notre bonheur.

Digitized by Google

BERTHOLD.

Et quand elle est sous ma protection....

AGNÈS

Sans adieu, ma mère, je n'ai pas besoin de vous recommander mes enfants, ce soir nous serons de retour ici, et tous bien heureux, je l'espère.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente une salle du palais du grand duc. A droite, au premier plan, une croisée. Dans les angles, à droite et à gauche, des portes fermées par des portières. L'entrée principale au milieu. A gauche, près de l'avant-scène, un guéridon, fauteuils.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND DUC, *seul, assis près du guéridon, parcourant des papiers.*

Résister!.. résister encore!.. qui donc a pu instruire le prince Albert de ce nouveau projet pour lequel j'avais ordonné le secret le plus absolu; je voulais qu'il n'apprît qu'en présence de la princesse et des grands dignitaires, la résolution que mon frère de Wurtemberg et moi avions prise; il la sait déjà, il m'écrit, il me supplie, il me menace, je crois, de renouveler ce refus que j'avais eu la faiblesse de sanctionner une première fois, et qui nous a amené cette guerre désastreuse, il demande à me voir en particulier .. oh! j'ai bien fait de refuser cette entrevue .. je ne veux plus qu'il reparaisse à mes yeux avant le moment de ses fiançailles; et quand il se trouvera en face de son père et de la princesse, il n'osera manquer aux premiers devoirs de l'obéissance filiale, aux exigences inflexibles de son rang... ou s'il l'osait... cela ne se peut... attendons...

SCÈNE II.

EBERARD, LE GRAND DUC.

EBERARD.

Monseigneur, selon vos ordres, je suis allé recevoir la princesse Isabelle de Wurtemberg aux frontières de Bavière, et je l'ai escortée jusqu'à votre palais, je ne précède son arrivée que de quelques instants.

LE GRAND DUC.

Je suis prêt à la recevoir, ma cour est déjà convoquée pour la cérémonie. Dès cet instant, ce mariage n'est plus un secret pour personne; allons au devant de la princesse.

EBERARD.

C'est inutile, Monseigneur, la voici elle-même...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISABELLE, FURSTENFELD, *quelques officiers, gardes au fond.*

ISABELLE, *conduite par Furstenfeld.*

Monseigneur!.. (*Elle salue.*)

LE GRAND DUC, *allant à elle.*

Ma fille... appelez-moi votre père!..

ISABELLE.

Ah! je ne suis pas encore digne de ce titre.

LE GRAND DUC.

Que dites vous, ma fille? et lorsque la volonté de deux souverains a consacré votre union avec le prince de Bavière, pourriez-vous dire que vous n'êtes pas digne d'un tel choix, et refuseriez-vous de me donner le nom que je sollicite de vous?

ISABELLE.

Ah! ce n'est pas cela, Monseigneur... ce nom, mon cœur se sent déjà disposé à vous le donner: mais cette union vous devez l'avoir décidée de votre côté, comme le duc mon père l'a décidée du sien; ce mariage a sans doute été imposé au prince votre fils, comme il m'a été ordonné à moi-même...

LE GRAND DUC, *à part.*

Que dit-elle? aurait-elle appris la résistance de mon fils? (*Haut.*) Mais le prince, comprenant la nécessité d'une telle alliance pour nos peuples, sera heureux de vous donner son nom.

ISABELLE, *souriant.*

Ah! voilà que, comme le Grand Duc de Wurtemberg, vous ne parlez que du bonheur des peuples et non de celui des époux... comme lui, vous êtes Roi avant d'être père.

LE GRAND DUC.

Votre langage m'afflige, ma fille.

ISABELLE.

Pardonnez-moi, Monseigneur... mais en consentant à me rendre auprès de Votre Altesse, j'ai résolu de vous dire avec franchise mes craintes pour cet avenir sur lequel on a si rapidement prononcé.

LE GRAND DUC.

Oh! parlez, ce n'est pas un souverain qui

Digitized by Google

vous écoute, c'est un vieillard qui vous aime, c'est un ami qui vous conseillera.

ISABELLE.

Tant de bonté m'encourage; puisque vous le voulez, Monseigneur, je vais vous faire lire au fond de mon âme... avant qu'une funeste guerre n'éclatât entre la Bavière et le Wurtemberg... vous êtes venu à la cour de mon père avec le prince Albert et son frère aîné!..

LE GRAND DUC.

Oui, j'étais alors, aussi heureux roi qu'heureux père, et depuis, mon fils aîné, l'héritier du trône... mais poursuivez, ma fille, et ne vous arrêtez pas à la douleur que réveille en moi ce cruel souvenir.

ISABELLE.

J'étais bien jeune encore et cependant la noblesse des traits du prince Albert, le charme de ses manières me frappèrent malgré moi; depuis, le bruit de ses triomphes, les récits qu'on m'a faits de sa générosité jointe à sa valeur, ont changé en un sentiment que je n'ose définir, la sympathie que sa vue avait excitée en moi.

LE GRAND DUC.

Eh bien!.. cet aveu ne peut qu'augmenter encore ma joie.

ISABELLE.

Oh! vous ne connaissez pas le cœur d'une femme, Monseigneur... Indifférente, j'aurais accepté peut-être sans trembler la main d'un prince inconnu; mais un cœur qui se donne est exigeant, Monseigneur, et tout le bonheur que j'implorerai de Dieu, s'il n'était pour le prince qu'un pénible devoir me ferait plus malheureuse que son abandon.

LE GRAND DUC.

Rassurez-vous Isabelle... ce que vous me dites prouve de trop nobles sentiments, pour que mon fils ne s'en montre pas digne, il ne peut tarder à paraître à Straubing; vous serez fiancés sur l'heure devant toute ma cour, et je présenterai à mon peuple la future grande duchesse de Bavière. Venez que je vous conduise à vos appartements; veuillez prendre quelque repos et vous préparer à la cérémonie.

ISABELLE, *à part.*

Mon Dieu! j'ai tout dit!... maintenant à votre volonté.

(*Le grand duc lui offre sa main. Ils sortent par le fond, précédés des gardes et accompagnés des officiers. Eberard se dispose à les suivre; il est arrêté par Furstenfeld*).

SCÈNE IV.

EBERARD, FURSTENFELD.

FURSTENFELD.

Monsieur le comte, deux mots, je vous prie.

EBERARD.

A vos ordres, monsieur l'ambassadeur.

FURSTENFELD.

Je suis l'ambassadeur du duc de Wurtemberg, et en même temps, j'ose le dire, je suis son ami, et un ami qui lui est resté fidèle pendant l'exil, lorsque son père, alors régnant, voulut le punir d'une mésaillance qui fut considérée comme une rébellion. Enfin, mon maître est parvenu au trône; ses manières n'ont pas changé envers moi, sa confiance est toujours la même... il n'a pas un seul secret pour mon dévoûment.

EBERARD.

Pas un seul?

FURSTENFELD.

Pas un!... vous allez en juger. Il y a six ans, un seigneur de la cour de Bavière, disgracié, exilé, apporta au duc de Wurtemberg, mon maître, le plan de campagne de son pays. Cet homme, inconnu à tous, excepté à nous deux, ne se contenta pas de cette vengeance : à la tête de quelques bandits, il ravagea sa propre patrie, et ayant soin de cacher son visage à tous les yeux, et mit en exécration le nom de Casque-Noir, que le peuple lui donna.

EBERARD.

Plus bas, plus bas, monseigneur.

FURSTENFELD.

Rentré à la cour de Bavière, il a acquis, par son adresse et sa ruse, une influence telle sur le souverain et sur les grands, qu'il est aujourd'hui un des plus puissants seigneurs de cette cour, grâce au secret que mon maître a gardé sur cette affaire, et que je garderai moi-même... suivant les circonstances.

EBERARD.

Que voulez-vous dire?

FURSTENFELD.

Comte Eberard, c'est vous qui, consulté secrètement par mon maître, sur la possibilité du mariage de sa fille avec le prince de Bavière, avez donné les assurances les plus certaines de sa conclusion... C'est sur ces assurances, qu'abrégeant le cérémonial ordinaire, j'ai amené la princesse dans ce palais, pour que l'union eût lieu sur l'heure, et cimentât la paix, qui doit empêcher l'effusion du sang de deux peuples...

EBERARD.

Et ce mariage va se conclure en effet. C'est le désir, c'est la volonté du duc.

FURSTENFELD.

Mais... est-ce aussi celle du prince?.. vous nous aviez assuré...

EBERARD.

Le prince ne saurait résister à la volonté toute puissante de son père...

FURSTENFELD.

Mais, s'il résistait?.. si, par un caprice, une passion... un obstacle quelconque...

Digitized by Google

EBERARD.

C'est impossible !

FURSTENFELD.

En arrivant dans ce palais, j'ai reçu des nouvelles qui, si elles étaient parvenues au Wurtemberg avant le départ de la princesse, l'auraient empêché de franchir la frontière.. Le prince, instruit de l'alliance qu'on lui propose, refuse de la contracter.

EBERARD.

Et par quel motif?

FURSTENFELD.

C'est à vous à le savoir, à connaître l'obstacle et à le briser, ou bien...

EBERARD.

Ou bien?

FURSTENFELD.

Comprenez bien ceci, comte Eberard. Je veux bien croire que vous n'êtes pas assez maladroit pour nous avoir attirés dans un piège; qu'en traitant cette affaire avec mon maître, vous étiez sincère. C'est nous qui avons été imprudents, peut-être, de nous en fier surtout à votre parole; mais les circonstances impérieuses commandaient. Enfin, nous voilà dans le palais du duc de Bavière : j'ai deux missions à remplir : celle de représentant du Wurtemberg, qui, s'il reçoit un affront dans la personne de la princesse Isabelle, doit le venger comme il convient à un peuple brave et qui ne redoute rien; ensuite, celle d'ami et de confident d'un prince qui, se voyant trompé par un homme qui en a l'habitude, n'a qu'un mot à dire pour le faire punir du dernier supplice par son propre souverain, et ce mot, le voici : Le comte Eberard est l'homme au Casque-Noir.

EBERARD.

Mais, Monseigneur...

FURSTENFELD.

Cette révélation, je ne la ferai que si le mariage manque... jusque-là, prenez vos mesures; agissez, parez à tout. Il est aussi de l'intérêt du Wurtemberg que cette union s'accomplisse; pour cela, j'use rai de patience, tant que la dignité de mon maître et de mon pays ne sera pas compromise. Mais, aussitôt que tout espoir sera perdu, je quitterai la Bavière en déclarant une guerre d'extermination, et jetant, au besoin, le nom du Casque-Noir au souverain et au peuple... Comte Eberard, c'est tout ce que j'avais à vous dire.

(*Il sort seul par le fond*).

SCENE V.

EBERARD, *seul*.

Ah! je suis entre leurs mains et il faut, à tout prix, que ce mariage s'accomplisse... Mais quoi?.. le prince refuserait encore!... quel peut donc être son motif!... Ah! c'est l'amour, l'amour seul qui est un obstacle... et quelle est la femme... Mais j'y pense! celle que nous avons vue cette nuit... et que j'ai bien reconnue, moi... Oui, l'épée du prince, oubliée là, m'avait donné des soupçons, et puis cette histoire dont j'ai entendu une partie, et qu'elle contait à la princesse... Oh! oui, c'est cela sans doute... cette femme, cette femme... la même qui a failli me faire reconnaître, il y a six ans, quand le prince est venu à son secours dans sa chaumière... cette femme!.. je la trouve encore dans mon chemin.. Oh! cette fois, j'en viendrai à bout. Connaître l'obstacle dans la position où je suis, c'est le briser... Retournons à la ferme d'Albourg et sachons sur l'heure... (*Bruit au dehors*) Qu'est-ce? c'est dans la cour du palais (*Il va à la croisée*). Que vois-je?.. cette femme... c'est elle!.. c'est bien elle?... elle veut entrer au palais... les gardes la repoussent. (*Aux gardes*). Laissez, laissez entrer cette femme... bien... Que vient-elle faire ici?. Je saurai tout...

SCÈNE VI.

AGNES, BERTHOLD, EBERARD.

EBERARD.

Entrez, entrez, madame, je suis heureux de vous avoir aperçue.

AGNES.

Je vous remercie, Monseigneur!.. je venais pour parler à la princesse de Wurtemberg.

BERTHOLD.

Oui, nous avons quelque chose à lui dire, à cette dame.

EBERARD.

A la princesse... mais elle ne pourra vous recevoir; et si vous vouliez me charger...

AGNES.

Certainement, Monseigneur.

BERTHOLD.

Certainement; nous vous donnons notre confiance.

EBERARD.

De quoi s'agit-il?

AGNES.

Après le départ de son altesse, j'ai trouvé chez moi cette agraffe de diamants qu'elle avait sans doute oubliée. Craignant qu'elle n'en fût inquiète, je suis venue la lui rapporter.

EBERARD.

Quoi! c'est pour ce motif?..

BERTHOLD.

Oh! mon Dieu, oui, voilà comme nous sommes.

AGNES.

Et je voudrais la lui remettre à l'instant.

EBERARD.

Cela est impossible, vous dis-je, la princesse

Digitized by Google

se pare en ce moment pour la cérémonie de ses fiançailles avec le prince.

BERTHOLD.

Précisément; alors ce bijou lui manquera.

EBERARD.

Eh bien! vous n'avez qu'à me remettre cet objet; je vais le faire tenir à la princesse et vous attendrez...

AGNES.

J'aurais désiré le remettre moi-même à son altesse, et lui dire les motifs pour lesquels j'ai cru devoir le lui rapporter; mais, puisqu'il m'est impossible de la voir, voici l'agraffe; veuillez la lui rendre de ma part, et nous allons repartir sur-le-champ.

EBERARD.

Quoi! déjà?

AGNES.

Il le faut, j'ai laissé mes enfants avec ma mère.

EBERARD.

Ah! vous êtes mariée?

BERTHOLD.

Oui, Monseigneur, avec le capitaine Albert, officier du prince Albert, rien que ça!

EBERARD, *à part.*

Un officier du prince de Bavière... je n'en connais aucun qui porte ce nom. (*Haut*). Et votre mari?...

BERTHOLD.

Il revient aujourd'hui avec le prince.

EBERARD.

Aujourd'hui ?..

AGNES.

Et comme il se hâtera de venir me rejoindre, je voudrais qu'il me trouvât à notre demeure.

EBERARD, *à part.*

Ce n'est pas ce qu'il me faut, et je n'en sais pas assez. (*Haut*). Mais si votre mari est, comme vous le dites, attaché au service du prince, il ne sera pas sitôt libre de retourner près de vous.

AGNES.

Mais pourquoi, Monseigneur? qui s'opposerait...

EBERARD.

Son devoir.... Dans quelques instants, le prince, suivi de l'armée, fera son entrée triomphale dans Straubing.

BERTHOLD.

Une entrée triomphale! ça doit être bien beau. (*Musique*).

EBERARD, *écoutant.*

Et tenez... entendez-vous ces fanfares joyeuses! (*Allant à la croisée*) c'est le royal cortège qui s'approche.

BERTHOLD, *à la fenêtre.*

Ah! mon Dieu! oui, que de monde! Viens donc, cousine.... voici le prince, sans doute... j'aperçois son cheval blanc... quel magnifique cheval!.. Je voudrais bien être habillé comme ce cheval-là, moi... Le prince salue de l'autre côté.

AGNES.

Le prince!... Albert doit être auprès de lui, à la place d'honneur!

EBERARD, *l'invitant du geste à passer devant lui.*

Mais pourquoi ne vous approchez-vous pas de cette croisée... d'où vous pourriez sans doute apercevoir votre époux?

AGNES.

Je n'ose, Monseigneur!...

BERTHOLD.

Ah! mon Dieu!

EBERARD.

Qu'avez-vous?

BERTHOLD.

J'ai que... le prince... mon cousin... mais regarde plutôt, ma cousine.

AGNES, *qui a couru à la croisée.*

Grand Dieu!

EBERARD.

Pourquoi cette surprise?... parlez!...

AGNES.

Lui! Albert!... lui! mon mari!... lui!.. le père de mes enfants! Oh! non, c'est un rêve. (*A Eberard*). Monseigneur, par pitié, par grâce, répondez, cet homme devant qui tout le monde s'incline...

EBERARD.

C'est le prince Albert, celui qui va épouser la princesse de Wurtemberg.

AGNES.

Non, non, c'est impossible!...

EBERARD.

Comment, impossible!...

AGNES.

Oui, impossible!... car je suis sa femme, moi!...

EBERARD.

Vous?

AGNES.

Moi-même!... sa femme devant Dieu!... devant les hommes... celle qu'il aime... celle qu'il ne peut tromper ainsi.

SCENE VII.

LES MÊMES, ALBERT.

AGNES, *apercevant Albert.*

Ah! le voilà!... (*Courant à lui.*) C'est toi, Albert!.. viens... viens dire à cet homme...

ALBERT, *à Éberard.*

Sortez!...

EBERARD.

Monseigneur...

ALBERT.

Sortez!...

EBERARD.

J'obéis, prince. (*à part.*) J'en sais assez maintenant. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

ALBERT, AGNES, BERTHOLD.

AGNES.

Ainsi ce que je viens d'apprendre...

ALBERT.

Pas de reproches, Agnès!.. tu es ma femme.. tu l'es pour toujours!...

AGNES.

Osez-vous parler ainsi quand un trône nous sépare... quand à l'instant même un autre mariage...

ALBERT.

Agnès, les moments sont précieux... chaque instant qui s'écoule amasse un péril de plus sur ta tête; tes droits sont sacrés et je te réponds de les défendre.. mais je ne pourrai peut-être protéger ta vie, si tu prolonges encore dans ce palais ta présence, dont je n'ai même pas le temps de te demander compte.

AGNES.

Dieu m'a conduite ici pour empêcher un parjure... je ne sors pas de ce palais... votre épouse nouvelle me verra, elle entendra mes cris, elle connaîtra mes droits!.. je suis mère, moi!

ALBERT.

Agnès!.. Agnès!.. mais tu te perds!.. mais tu te perds avec moi!.. mais en te livrant au courroux implacable de mon père, tu anéantis toutes les chances de bonheur qui nous sont réservées encore dans l'avenir!.. Agnès! il faut céder à l'orage... il faut partir.

AGNES.

Moi! jamais!.. et mes enfants, vous dis-je?

ALBERT.

L'autre rive du Danube est un territoire étranger... il faut passer le fleuve.

BERTHOLD, *venant à Agnès.*

Je conduirai le bateau si tu veux.

ALBERT.

J'irai te retrouver et veiller sur ton sort... ta mère t'y amènera nos enfants... mais pars à l'instant... je ne sais s'il est temps encore. (*Il va soulever la portière qui est à sa gauche.*)

BERTHOLD.

Oh! viens! viens, vite ma cousine.

AGNES.

Quelle idée! Berthold, tu vas aller à l'église de St-Conrad et tu demanderas à l'abbé de te remettre un papier que nous lui avons laissé en dépôt, depuis cinq ans... ce papier, c'est mon salut. (*A part.*) Oui, cet acte de mariage, ma dernière sûreté pour moi, pour mes enfants...

ALBERT, *revenant.*

Personne du côté de mes appartements... tu peux sortir par là. Berthold, au nom du ciel, entraînez-la... et si l'on mettait quelqu'obstacle à votre fuite, cet anneau que je vous donne vous ouvrirait toutes les portes et vous ferait respecter de tous. (*Il donne son anneau à Berthold.*) On vient... partez... partez!...

AGNES.

Oh! je saurai tout! (*Berthold l'emmène; tous deux sortent par la porte dans l'angle à gauche de l'acteur.*

SCENE IX.

LE GRAND DUC, ALBERT, ÉBERARD, *suite.*

ALBERT.

Mon père!

LE GRAND DUC.

C'est vous, prince Albert! que faisiez-vous donc dans cette salle? votre premier soin n'a donc pas été de venir jusqu'à moi?

ALBERT.

Mon père!... ah! pardonnez. (*Il s'incline et baise la main du Grand Duc.*)

LE GRAND DUC.

Je sais ce que je dois croire de cette hésitation à chercher les bénédictions et les louanges que votre valeur à si bien méritées... Mais vous étiez trop sévère envers vous-même... un père peut pardonner à son fils d'avoir eu la pensée d'une résistance coupable quand il l'abandonne avec l'empressement du repentir

ALBERT.

Mais mon père, cette résistance...

LE GRAND DUC.

Ne serait plus une révolte maintenant, mais une trahison. La princesse de Wurtemberg, confiante dans la foi des traités, vient au nom de l'hospitalité et de l'honneur demander asile à son époux... Tous mes ordres avaient été donnés en secret, l'évêque de Straubing est dans la chapelle du palais; à l'instant même, ici, vous serez fiancés, et avant qu'il soit une heure, Isabelle de Wurtemberg sera princesse de Bavière.

ALBERT, *à part.*

O ciel! que dire?...

LE GRAND DUC.

Albert! vous êtes maintenant mon fils unique.

ALBERT.

Monseigneur, quand mon frère vivait, vous n'aviez qu'un fils et c'était lui...

LE GRAND DUC.

Ne rappelez pas le passé, Albert, et puisque toutes mes affections se sont reportées sur vous, c'est à vous de vous en montrer digne... Prince, voici votre fiancée.

SCENE X.

LES MEMES, ISABELLE, FURSTENFELD, *dames et seigneurs de la cour, gardes.*

ISABELLE, *à part, en voyant Albert.*

C'est lui!

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

Dignitaires et chevaliers, vous tous mes nobles et fidèles sujets, je vous présente Isabelle de Wurtemberg ma fille... car elle va être unie à notre fils bien-aimé.

ISABELLE, *à part.*

Il ne me regarde même pas!

LE GRAND DUC.

Comte Éberard, veuillez prendre l'anneau de la princesse, et vous, mon fils, veuillez remettre à l'ambassadeur de Wurtemberg ce lui que je vous ai remis moi-même comme signe de votre futur pouvoir.

FURSTENFELD, *à part.*

Ah! je dois me rassurer!

ALBERT.

Mon père!... (*A part.*) Maintenant, elle doit être en sûreté.

LE GRAND DUC.

Eh bien?

ALBERT.

Mon père, cet anneau je ne l'ai plus, car maintenant, Dieu ne permet plus que j'en dispose.

ISABELLE.

Ah! ciel!

LE GRAND DUC.

Que voulez-vous dire? (*Mouvement général.*)

ALBERT.

Ah! madame!.. cette union qui, en d'autres circonstances, eût été pour moi le comble de la félicité et de l'honneur.

LE GRAND DUC.

Eh bien?

ALBERT.

Elle est impossible.

FURSTENFELD.

Cet outrage dont on m'avait averti! Ah! reprenez votre anneau, madame...

LE GRAND DUC.

Pas encore... tout n'est pas fini... comte Éberard, gardez cet anneau... cet anneau, c'est la seule grâce de ce prince coupable et il ne persistera pas à la refuser.

ALBERT.

Toujours!... j'avais dû prévenir de ma résolution le Grand Duc mon père, c'est lui (que Dieu me pardonne de l'accuser) qui me force de faire publiquement à une princesse digne de tout mon respect, un outrage que toute ma vie entière sera consacré à expier.

ISABELLE, *à part.*

Mes pressentiments ne me trompaient pas!

LE GRAND DUC.

Cet outrage .. vous l'expierez, avez-vous dit?.. Oui, sans doute... mais l'expiation en sera plus prompte et plus terrible que vous ne pensez.

ALBERT.

Soit! je suis prêt à la subir... (*A part.*) Mais du moins je la subirai seul!

ÉBERARD, *bas au Grand Duc.*

Monseigneur, je vous le disais bien.

LE GRAND DUC.

Il est donc vrai!... et vous osez m'avouer cet amour dégradant auquel je n'avais pas voulu croire!... cet amour pour je ne sais quelle sujette indigne, dont on m'a révélé le nom obscur... Complice de votre crime, elle sera la compagne de votre châtiment.

ISABELLE.

Ah! grâce, Monseigneur.

ALBERT.

J'ai déjà dit à Son Altesse le Grand Duc de Bavière, que j'attendais ma punition... Quant à la pauvre femme que je ne puis défendre contre vous; mais que tout autre en ma présence n'eût pas insultée impunément, je n'eusse pas attiré par cet aveu un danger terrible sur sa tête, si elle avait pu y rester exposée; mais elle est hors de votre atteinte; (*regardant Éberard.*) c'est en vain qu'on a espéré la perdre par une lâche dénonciation; je puis dire à haute voix que je n'aurai jamais d'autre épouse qu'Agnès Bernau, comme moi, enfant de la Bavière.

LE GRAND DUC.

Prince, remettez votre épée au comte du palais.

ALBERT.

Monseigneur, cette épée m'a été donnée par la main la plus illustre de Bavière, par la vôtre, je ne la remettrai pas à la plus déloyale... le comte Éberard ira chercher mon épée là, où mon mépris la lui jette. (*Il jette son épée.*)

LE GRAND DUC.

Rendez-vous à votre appartement... ce sera votre prison, jusqu'à ce que j'aie décidé de votre sort.

ALBERT.

Ah! du moins, je ne crains plus pour elle!.. (*Il se dirige vers la porte à sa gauche. Il est près d'entrer; la portière se lève et Agnès paraît.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, AGNES.

ALBERT.

Ciel! Agnès!

ÉBERARD.

C'est elle!

LE GRAND DUC.

Que vois-je?

ISABELLE.

Elle!.. elle qui cette nuit...

ALBERT, *qui a fait descendre Agnès à l'avant-scène.*

Agnès, qu'as-tu fait?

AGNÈS.

Je m'étais cachée pour tout entendre, je

Digitized by Google

suis restée pour partager ton sort. S'il faut mourir maintenant, je mourrai heureuse, je sais que tu m'aimes toujours.

LE GRAND DUC.

Qu'on s'assure de cette femme.

ISABELLE.

Ah ! monseigneur !..

FURSTENFELD, *bas à Eberard.*

Eh bien ? comte Eberard ?...

EBERARD, *de même.*

Dans une heure, je vous attends à la salle du conseil.

FURSTENFELD.

J'y serai.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIEME ACTE.

Le théâtre représente la salle du conseil.

SCÈNE PREMIÈRE.

EBERARD, UN OFFICIER, puis FURSTENFELD.

EBERARD.

Transportez-vous à l'instant à la demeure d'Agnès Bernau, au village d'Albourg; fouillez partout, et rapportez-moi les papiers que vous trouverez. C'est en ma qualité de comte du palais et de secrétaire du Conseil que je vous donne ces ordres. Allez. (*L'officier sort*).

EBERARD.

Voici le comte de Furstenfeld; j'ai bien employé l'heure qu'il m'a laissée.

FURSTENFELD, *entrant.*

Me voici, monsieur le comte, qu'avez-vous à me dire?

EBERARD.

Agnès Bernau est dans la prison du Palais; le prince est retenu dans ses appartements, le Conseil-d'État s'assemble pour délibérer sur cette affaire, et je suis secrétaire du Conseil..

FURSTENFELD.

Qu'espérez-vous encore ?

EBERARD.

Tout! le conseil pourra contraindre le prince.

FURSTENFELD.

Il a résisté à son père, il résistera au conseil.

EBERARD.

Mais vous oubliez que ce conseil, constitué en haute cour de justice, condamnera Agnès, et que pour racheter la peine de celle qu'il aime...

FURSTENFELD.

Et pouvez-vous croire que pour racheter l'exil de cette femme...

EBERARD

Non, mais pour racheter sa mort...

FURSTENFELD.

Sa mort !..

EBERARD.

La loi est formelle, et le conseil est forcé de l'appliquer : toute sujette qui ose s'unir légitimement à l'héritier du trône est condamnée à mourir d'une mort infâmante.

FURSTENFELD.

Agnès serait l'épouse du prince... mais en êtes-vous sûr?

EBERARD.

Oui.

FURSTENFELD.

Vous en avez donc la preuve ?

EBERARD.

Je l'aurai; mes mesures sont déjà prises, et cette preuve, je l'obtiendrai à tout prix. Je la mettrai sous les yeux du conseil, et alors le prince que nous ne pouvons atteindre autrement, se trouvera, entre un mariage sacrilège, déclaré nul, et l'hymen si glorieux de la princesse Isabelle ou la mort d'Agnès préparée sous ses yeux. Il aime trop cette femme pour hésiter.

FURSTENFELD.

En effet, le moyen est extrême : il serait indigne de moi peut-être de l'employer, malgré l'affront que la princesse vient de recevoir : mais c'est vous qui conduisez tout cela. Je vous ai dit que j'aurais de la patience; je tiens ma parole. Pourtant, si ce moyen ne réussissait pas...

EBERARD.

J'aurai du moins donné à l'ami, au confident du duc de Wurtemberg une réparation éclatante. Celle qui aurait mis obstacle à l'union que vous veniez chercher ici, mourrait du dernier supplice, et vous rapporteriez à votre cour la nouvelle de cette sanglante justice, qui doit effacer jusqu'aux traces de l'outrage.

FURSTENFELD.

Cependant...

EBERARD.

Si vous me dénoncez, monseigneur, vous me perdez sans laver votre affront... La mort d'Agnès, si elle ne parvient à contraindre le

Digitized by Google

prince, est du moins une expiation éclatante, la seule que vous puissiez exiger... Mais silence, voici le grand duc ; agissez auprès de lui, monseigneur, moi, je vais agir auprès du conseil.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GRAND DUC, SUITE.

FURSTENFELD.

Monseigneur, je viens savoir au nom de mon maître, votre allié, quelle réparation Votre Altesse compte offrir à la princesse outragée ? La princesse, je le sais, a écrit à Votre Altesse pour lui demander d'user de clémence en cette occasion et de se désister de tous ses droits ; mais le grand duc de Bavière ne peut entendre que la voix de celui qui représente le duc de Saxe et de Wurtemberg, et cette voix, c'est la mienne.

LE GRAND DUC.

La démarche que la princesse vient de faire auprès de moi l'honore, mais ne peut avoir d'autre effet ici que de doubler mes regrets, si je ne devais pas la nommer ma fille... Comte de Furstenfeld, le conseil-d'état, qui juge tous les crimes de lèse-majesté, vient de s'assembler par mes ordres... je lui déléguerai tous mes pouvoirs, s'il le faut, pour la connaissance de cette affaire ; mais je veux essayer une dernière fois de la douceur, avant la sévérité... Comte Eberard, faites mander auprès de nous le prince Albert ; quant à vous, seigneur, recevez ma parole royale que je ne laisserai pas peser plus d'un jour, un semblable outrage sur la princesse qui est venue se confier à mon honneur de souverain.

SCENE III.

LE GRAND DUC, *seul.*

Il faut qu'Albert cède, il le faut... le voici !.. O mon Dieu ! prêtez-moi un langage qui le fasse fléchir.

SCÈNE IV.

ALBERT, LE GRAND DUC.

LE GRAND DUC.

Prince, j'ai laissé s'écouler quelque temps, après la scène cruelle qui m'a si profondément affligé ; j'ai pensé qu'il vous suffirait de peu de réflexion pour comprendre toute la déloyauté de votre conduite. (*Mouvement d'Albert*). Oui, déloyauté, et plus encore.... accueillir par l'outrage une princesse, une femme qui est venue se livrer à votre honneur, ce serait une forfaiture dans un chevalier, c'est une lâcheté dans un prince.

ALBERT.

C'est une lâcheté et une déloyauté pour tout homme, qu'il soit prince ou chevalier, de trahir les engagements qu'il a pris ; et ce n'est pas envers la princesse que j'avais des engagements.

LE GRAND DUC.

Mais ceux dont vous parlez ne sont pas sérieux, je l'espère, et pour vous et pour l'insolente sujette qui a osé vous les arracher ; car, si un acte, un contrat, un mariage secret liait votre sort au sien, la loi formelle et implacable du pays romprait sur l'heure cette union impie par la mort de la sujette rebelle.

ALBERT.

Ces engagements n'existent que sur ma parole et sont aussi sacrés que s'ils étaient appuyés de ma signature et de mes serments faits aux pieds de l'autel... Vous m'avez appris, monseigneur, qu'une parole royale est inviolable...

LE GRAND DUC.

Et qui vous a permis de l'enchaîner sans ma volonté ? Vous saviez que vous étiez destiné à un mariage digne du trône qu'occupait votre père, et vous ne deviez point, par une honteuse passion...

ALBERT.

Mais, rappelez-vous, monseigneur, quelle fut ma jeunesse ! Ma naissance avait coûté la vie à ma mère ; et depuis, entouré de courtisans, mais demandant envain un ami ; assiégé de respects, mais privé de votre tendresse, je ne rencontrais dans vos regards, si je les cherchais, qu'une douleur vengeresse, qu'un reproche involontaire de tout ce que je vous avais coûté ; triste, isolé dans ma grandeur, j'ai fui le palais où, seul, mon frère aîné pouvait embrasser un père, et j'allais mourir au loin, là où m'avait conduit mon désespoir, lorsque je rencontrai un ange qui m'a sauvé.

LE GRAND DUC.

Je vous comprends : c'est donc par jalousie contre votre frère...

ALBERT.

Oh ! ne le pensez pas, monseigneur ! mon frère était né d'un premier mariage ; vous le chérissiez depuis longtemps lorsque je naquis. Je n'ai point murmuré contre cette préférence ; malheureux, abandonné, je me croyais libre de tous mes engagements envers le trône qui m'était si fatal... Voilà mon excuse, monseigneur.

LE GRAND DUC.

Et en admettant que cette excuse pût vous défendre alors de la mort de votre frère aîné, ne vous a-t-elle point imposé de nouveaux devoirs auxquels rien ne peut vous soustraire ; ne vous dégage-t-elle pas de je ne sais quel lien

Digitized by Google

frivole qui n'obligerait pas même le fils du dernier gentilhomme de ce duché.

ALBERT.

Aucun devoir, aucune loi ne peut dégager un prince enchaîné par l'honneur. L'honneur est dans la foi promise à une femme qui n'a ni rang, ni pouvoir, ni famille pour se défendre, et dont la faiblesse est, par cela même, plus puissante à mes yeux.

LE GRAND DUC.

C'est donc là que vous placez votre honneur de prince? Ainsi, pour tenir un serment insensé, fait à une maîtresse dans l'excès de votre amour, vous rendez mensongère la parole de votre père et de votre roi, vous brisez son pouvoir, vous déshonorez sa politique, vous insultez à sa couronne, vous outragez publiquement une femme, et vous allumez une guerre désastreuse pour la Bavière. Lisez ce message de l'empereur...

ALBERT.

De l'empereur?

LE GRAND DUC.

Parent du duc de Saxe et de Wurtemberg, il lui promet son appui et celui de tous les princes de l'Allemagne.

ALBERT.

Qu'importe?

LE GRAND DUC.

Mais ne voyez-vous pas que du jour où le Wurtemberg eût été en péril, la Bavière, mise au ban de l'Empire, eût été rayée de la liste des nations.

ALBERT.

Jamais! monseigneur; car il ne s'agit plus d'une armée à écraser, mais d'un peuple à détruire! dussions-nous lutter contre l'Europe, contre le monde! la patrie saura vaincre! des troupes périssent; mais la nation reste debout! des soldats meurent, mais le peuple vit toujours!

LE GRAND DUC.

Puisque la raison ne vous fait pas comprendre le langage d'un roi, vous entendrez peut-être celui d'un père... Ecoute, Albert, la couronne impériale sera bientôt vacante, par la mort de l'empereur Sigismond; le duc de Saxe, par les votes dont il dispose dans la diète suprême, peut l'offrir au prince qui deviendra l'époux de sa fille.

ALBERT.

Quoi! mon père...

LE GRAND DUC.

Empereur d'Allemagne! c'est le sort qui t'attend!

ALBERT.

Moi?

LE GRAND DUC.

Ce n'est plus à ma mort le drapeau et la lance, symbole du pouvoir ducal, que je te lèguerai; c'est le globe impérial, c'est la couronne d'Occident!

ALBERT.

Mais, mon père...

LE GRAND DUC.

Oh! tu ne tromperas pas le vœu de toute ma vie, l'espoir de ma vieillesse; tu n'abdiqueras pas ces droits illustres que mon ambition n'a jamais désirés que pour toi... Albert, qu'à ma dernière heure les cloches de mes funérailles soient pour moi celles de ton avènement au trône d'Allemagne! Albert, je t'en supplie à genoux! donne au dernier sommeil d'un père le rêve de la grandeur et de la gloire de son fils et de sa maison!

ALBERT.

Que faites-vous, mon père! vous, me suppliant... Oh! vous me brisez le cœur!.. Mais quoi! avez-vous pu croire, alors que je résiste à vos ordres et à vos prières, que je me laisserais séduire à l'attrait de cette nouvelle puissance!..

LE GRAND DUC.

Que dites-vous?

ALBERT.

Je dis, mon père, que cette élévation suprême, que cette grandeur presque divine, je n'en suis pas digne, que j'y renonce et...

LE GRAND DUC.

Mais vous l'aimez donc bien, cette femme!.. elle vous a donc bien enlacé de séductions impies... oh! elle expiera cruellement cette indigne rébellion.

ALBERT.

Mon père, elle n'est point coupable, grâce pour elle!

LE GRAND DUC.

Grâce!.. il n'est qu'un seul moyen de l'obtenir.

ALBERT.

Lequel?

LE GRAND DUC.

La chapelle du palais est prête, et la princesse attend vos excuses... vous ne répondez pas?..

ALBERT.

Monseigneur!..

LE GRAND DUC.

Parlez...

ALBERT.

Mon père, je ne le puis.

LE GRAND-DUC.

Eh bien! ainsi soit, prince de Bavière. (*Il frappe sur un timbre.*)

ALBERT.

Qu'allez-vous faire?

LE GRAND DUC.

Des juges à l'instant pour votre complice, un autre tribunal pour vous et ma colère pour tous deux. (*Un officier paraît.*) Voici l'ordre qui constitue le conseil d'état en haute cour de justice pour juger Agnès Bernau, accusée de crime de lèse-majesté; qu'il s'assemble sur l'heure et qu'il fasse son devoir.

Digitized by Google

ALBERT.

Mais, mon père, songez que cette femme...

LE GRAND DUC.

Assez... assez... à mon tour je ne veux plus rien entendre, reconduisez le prisonnier en attendant que je décide de son sort, et amenez devant moi sa complice.

ALBERT, *à part.*

Agnès a reçu mon billet; elle ne parlera pas. (*Albert sort accompagné de l'officier.*)

SCÈNE V.

LE GRAND DUC, *seul.*

Oui, cette femme, cette femme indigne, sur elle toute ma rigueur, toute ma vengeance; je puis la frapper sans remords.

SCENE VI.

AGNÈS, LE GRAND DUC.

AGNÈS, *à part.*

C'est le grand-duc... je tremble... Albert serait perdu si je révélais les liens qui l'attachent à moi, je ne dirai rien. (*Les gardes qui ont accompagné Agnès sortent.*)

LE GRAND DUC.

C'est donc vous qui, par un calcul honteux, entraînez à la désobéissance, à la rébellion, l'héritier du trône.

AGNES.

Est-il possible?.. quoi! monseigneur, vous pourriez croire...

LE GRAND DUC.

Je crois à votre audace, à votre ambition, à votre crime.

AGNES.

C'est donc un crime à vos yeux d'aimer, de donner sa vie à celui qu'on aime.

LE GRAND-DUC.

C'est un crime quand on est la dernière des sujettes de fasciner par un amour impie celui qui doit porter la couronne.

AGNES.

Mais j'ignorais le rang du prince, j'ignorais...

LE GRAND DUC.

Vous l'ignoriez!.. ainsi vous osez dire hautement que vous vous êtes donnée à un amant que vous ne connaissiez pas.

AGNES, *à part.*

Quelle honte! ô mon Dieu! que faire? mais si je lui dis notre secret, il est perdu, je dois me taire.

LE GRAND DUC.

Qui dirait, à la voir, que l'hypocrisie peut ressembler si fidèlement à l'innocence... mais c'est en vain que vous niez votre crime, la résistance de mon fils prouve trop que vous êtes coupable; je ne me laisserai pas séduire comme Albert, et dans peu un châtiment terrible...

AGNES.

Frappez-moi, monseigneur, mais ne m'outragez pas.

LE GRAND DUC, *à part.*

Que dit-elle?

AGNES.

Moi, des calculs, des rêves d'ambition, mais regardez-moi donc, monseigneur, écoutez mon langage, lisez sur mes traits, non la crainte de la mort, mais la même douleur qui vous frappe; oui, je l'avoue hautement, dussent encore ces paroles cruelles flétrir mon front, j'ai aimé le prince, mais la première je fus séduite, la première je fus à plaindre et je me résigne sans murmurer.

LE GRAND DUC, *à part.*

Ce langage... j'attendais l'audace et la révolte, et je ne trouve que la douleur et la résignation. (*Haut.*) Mais comment se fait-il que vous ayez pu écouter l'aveu coupable de mon fils? comment l'avez-vous connu? comment a-t-il caché à vos yeux son rang et sa naissance.

AGNES.

C'était il y a six ans, j'allais, comme à l'ordinaire, recevoir au monastère de Saint-Conrad les leçons de l'abbé qui m'aimait comme sa fille; sur le revers de la montagne j'aperçois un jeune homme pâle, dont les yeux hagards semblaient contempler l'abîme avec ce sombre vertige que seul donne le désespoir. Je m'approche vivement, je cherche à le calmer, il me regarde, il m'écoute avec intérêt, mes paroles font renaître la sérénité sur ses traits, le calme dans son âme; ma pitié le fit croire à l'espérance, l'intérêt que je lui montrais lui fit croire au bonheur.

LE GRAND DUC.

Après?

AGNES.

Notre village envahi par les Wurtembergeois retentissait de cris de douleur et d'effroi; les femmes, les enfants, les vieillards tombaient sous les coups des brigands; seule avec ma mère, j'allais périr aussi.. périr déshonorée; un homme s'élance, met en fuite les misérables qui m'entraînaient et me sauve de la honte et de la mort...

LE GRAND DUC.

Et cet homme?...

AGNES.

C'était Alb... c'était votre fils... on eût dit un ange sauveur qui porte le glaive de Dieu sur la terre. Son regard que j'avais vu si doux et si mélancolique était devenu terrible et menaçant... cette apparition me sembla surnaturelle, elle m'éblouit, je tombai expirante d'effroi et de bonheur; mais avant de défaillir, je l'aimais déjà... je l'aimais pour toujours.

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

Achevez, achevez, Agnès.

AGNÈS.

Quand je revins à moi, il était lui-même étendu sans force à mes côtés, le sang s'échappait d'une large blessure, ma mère lui prodiguait ses soins, je me joignis à elle, il nous regarda en souriant, avec amertume, murmura à voix basse : « Ici l'on m'aimera du moins. »

LE GRAND DUC, *après un moment de silence.*

Ensuite?

AGNÈS.

Sa convalescence fut longue, chaque jour nous nous voyions, chaque jour nous nous aimions davantage, et nous ne nous étions rien dit.

LE GRAND DUC.

Mais lui!.. lui!.. comment a-t-il pu rester aussi longtemps?..

AGNÈS.

Hélas! monseigneur, souvent il nous disait : Je suis seul au monde, ma mère est morte en me donnant la vie, ses lèvres ne se sont jamais posées sur mon front pour y laisser le bonheur. Je fus maudit à ma naissance, puisque, privé de sa tendresse, je n'ai pu obtenir celle de mon père. Pour lui je n'existe même pas. Agnès, je vous aime, soyez ma famille, ma vie en ce monde. Si vous me repoussez, je meurs dans le désespoir et l'abandon, si vous m'accueillez, c'est la félicité du ciel... que vous dirai-je, monseigneur? l'aimer, ce ne fut pas seulement un penchant irrésistible, ce fut pour moi une sainte mission... cette mission je voulus l'accomplir tout entière sans regarder dans l'avenir, sans espérer autre chose que le bonheur, dont je voyais déjà s'enivrer son âme... voilà, monseigneur, voilà comment je devins... sa f... (*Mouvement du grand duc.*) voilà comment je devins sa maîtresse.

LE GRAND DUC, *à part.*

Oui, c'est la vérité, la vérité tout entière que je viens d'entendre... (*haut*) il suffit... Oui, vous avez été coupable, mais ce n'est pas sur vous que doit peser la plus cruelle expiation.

AGNÈS.

Et sur qui donc, grand Dieu!

LA GRAND DUC.

Sur le prince qui vous a caché son rang, qui a abusé lâchement de votre jeunesse et de l'élan de votre reconnaissance pour vous séduire... Oui, c'est lui surtout que je dois punir

AGNÈS, *à part.*

Quoi! je croyais le défendre et je l'accuse. (*Haut.*) Ah! Monseigneur, grâce pour lui! sur moi seule votre rigueur!.. Frappez sans pitié la femme qui est venue porter le trouble dans votre maison, le désordre dans votre royaume. mais sauvez-le... sauvez-le!..

LE GRAND DUC.

Que faire, mon Dieu!.. Agnès, vous êtes femme, vous êtes jeune... l'expression de votre tendresse pour mon fils, toute criminelle qu'elle est, a trouvé malgré moi un écho dans mon cœur, et je puis vous promettre ma clémence.

AGNÈS.

Pour lui, n'est-ce pas!

LE GRAND DUC.

Pour vous aussi, mais à une condition...

AGNÈS.

Oh! laquelle? parlez!

LE GRAND DUC.

La résistance opiniâtre de mon fils me prouve qu'il vous aime autant que vous l'aimez; tant qu'il vous saura près de lui, il refusera d'obéir; s'il vous croit disparue, perdue, morte pour lui, nous parviendrons à le faire changer. Agnès, vous allez partir, mettre les mers entre la Bavière et vous.

AGNÈS.

Quitter mon pays... quitter. .

LE GRAND DUC.

Vous ne voulez donc pas sauver mon fils?

AGNÈS.

Mais c'est ma mort que vous demandez!... loin de ma patrie, seule, isolée, sans affections, loin de lui... je mourrai, Monseigneur...

LE GRAND DUC.

Vous ne voulez donc pas sauver mon fils?

AGNÈS.

Le sauver!... il n'est que ce moyen... Monseigneur, je suis prête à partir... oh! mais sur l'heure, à l'instant même...

LE GRAND DUC.

Eh bien! venez, venez, Agnès!..

HEDVIGE, *en dehors.*

Ma fille!... je veux voir ma fille, je lui amène ses enfants.

AGNÈS, *reculant.*

Qu'entends-je? cette voix!..

LE GRAND DUC.

Qu'avez-vous, Agnès? Suivez-moi!

AGNÈS

Mes enfants... ma mère!..

LE GRAND DUC.

Ses enfants!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HEDVIGE, LES ENFANTS.

AGNES, *avec force.*

Oui, je suis mère, Monseigneur!.. vous voyez bien que je ne puis pas mourir! (*elle embrasse ses enfants*).

LE GRAND DUC.

Des enfants!... des enfants de vous et de lui!.. oh! malheureuse!... malheureuse!

Digitized by Google

AGNÈS.

Quoi! les aurais-je perdus... Monseigneur, sont-ils compris aussi dans la vengeance dont vous me frappez, moi et votre Albert?

HEDWIGE.

Que dis-tu, ma fille?

LE GRAND DUC.

Mais ces enfants peuvent revendiquer un jour le trône qui ne doit pas leur appartenir.

AGNÈS.

Oh! jamais, Monseigneur!.. que mes enfants vivent dans l'obscurité, tout ce que je vous demande, c'est l'exil avec eux... Monseigneur, mais c'est votre sang, c'est votre race que vous allez frapper!.. mes enfants, venez supplier votre père, car il l'est aussi lui et son titre de souverain ne peut lui faire abjurer ce titre si doux et si sacré... ils embrassent vos genoux!... Monseigneur, vous pleurez... vous aurez pitié d'eux.

LE GRAND DUC.

Agnès... oui, je ne m'en défends plus, mon cœur succombe à tant d'émotions... mais ce que je pouvais hasarder pour vous seule, le puis-je encore pour vos enfants et pour vous!.. et si le conseil savait...

UN OFFICIER, *entrant.*

Monseigneur, le conseil assemblé a pris connaissance de l'accusation portée contre Agnès Bernau... il n'attend plus que vos ordres pour la faire comparaître, c'est lui qui avait fait amener ici la mère et les enfants de l'accusée devant lui.

HEDWIGE.

Grand Dieu!

LE GRAND DUC.

Le conseil saura bientôt mes volontés. (*L'officier sort*). Vous le voyez, Agnès!.. cette fuite est désormais impossible!.. mais ce conseil qui devait seul décider de votre sort entendra ma voix, je vous le promets; vous vivrez, je l'espère, pour ces enfants qui vous réclament; mais vous me l'avez juré à votre tour... qu'ils ignorent à jamais leur naissance et que votre exil éternel permette au prince et à son père d'accomplir leur devoir... adieu, Agnès! adieu!

SCÈNE VIII.

AGNÈS, HEDWIGE.

HEDWIGE.

Ma fille!.. ma fille, mon Dieu est-il bien vrai... toi, séparée de ton époux, toi accusée d'un crime!..

L'OFFICIER.

Madame, je vous attends pour vous ramener dans votre prison... j'ai ordre également de conduire vos enfants dans une salle de ce palais.

AGNÈS.

Mes enfants!..

LE CAPITAINE.

Mais rassurez-vous!.. vous les reverrez bientôt et tous les soins leur seront prodigués; la parole de Son Altesse le grand duc vous en répond.

(*On emmène Agnès d'un côté, les enfants de l'autre; Agnès s'agenouille pour donner un dernier baiser à ser enfants, puis Agnès et sa mère s'embrassent en pleurant et se séparent.*)

SCENE IX.

HEDWIGE, BERTHOLD.

HEDWIGE.

O mon Dieu! mon Dieu! ma fille... ma pauvre fille... oh! qui s'unira donc à moi pour la défendre! (*entre Berthold*) Berthold! Berthold ici.

BERTHOLD.

Oui, ce n'est pas sans peine, mère Bernau... comme on m'a dit que madame Agnès était prisonnière au palais, je cherchais vainement les moyens d'y rentrer, lorsqu'une dame qui descendait d'une litière m'entend prononcer le nom de madame Agnès, et s'avance vers moi... elle déclare à l'officier que je suis connu d'elle... c'était la princesse de Wurtemberg; puisque vous vous intéressez à cette pauvre femme, me dit-elle, comptez sur mon secours, je ne prendrai pas un instant de repos que je n'aie mis en sûreté la vie et le bonheur d'Agnès.

HEDWIGE.

Noble princesse!

BERTHOLD.

Grâce à sa protection, je puis apporter à madame Agnès ce papier auquel elle attache tant de prix.

HEDWIGE.

Ce papier, l'as-tu bien caché du moins?

BERTHOLD.

Oh! soyez tranquille... là, où je l'ai mis, on ne le découvrira pas... je vais donc chercher à remettre à madame Agnès ce que m'a légué pour elle l'abbé de saint Conrad... car, lorsque je suis arrivé, déjà le pauvre homme...

HEDWIGE.

Il est mort.

BERTHOLD.

Hélas oui!

HEDWIGE.

Mort! mais alors ce coffret... ce coffret que je lui ai confié il y a cinq ans... oh! dans quel moment!.. ce souvenir fatal de ma faute, sans doute, il m'annonce l'approche du châtiment!. ah! ma pauvre enfant est perdue!..

BERTHOLD.

Mais qu'avez-vous donc, mère Bernau? pourquoi cette agitation? (*à part.*) Est-ce que la tête?..

HEDWIGE.

Berthold, cours reprendre ce coffret, rap-

Digitized by Google

porte-le à notre maison, toi qui est libre... moi, je reste ici pour veiller sur ses enfants !.. Berthold, si tu savais quels remords pour moi ! Berthold, adieu ! adieu ! oh ! par pitié n'abandonne pas ma fille !.. (*Elle sort.*)

SCENE X.

BERTHOLD, *puis* EBERARD.

BERTHOLD.

Certainement que je ne l'abandonnerai pas, la preuve, c'est que je viens lui remettre ces papiers... oui, mais où la trouver!.. si je connaissais les êtres de la maison, voyons d'abord où me conduira cette porte. (*Il va vers une porte donnant sur le balcon.*)

EBERARD, *entrant.*

On n'a rien trouvé ; ce pêcheur, ce Berthold avait enlevé des papiers de l'habitation d'Agnès avant l'arrivée des soldats; ensuite à ce que m'a dit l'officier, le pêcheur protégé par la princesse est entré au palais .. (*Apercevant Berthold.*) Eh ! je ne me trompe pas, le voici... quel fortuné hasard !

BERTHOLD.

Pas d'issue... c'est une fenêtre qui donne sur le Danube !.. ça m'a fait plaisir de revoir mon élément... mais d'un autre côté. (*Apercevant Eberard.*) Tiens, ce seigneur à qui nous avons rendu l'agraffe de la princesse.

EBERARD, *à part.*

Il peut avoir été prévenu et s'être mis sur ses gardes... (*Haut.*) Ah ! c'est vous mon garçon?..

BERTHOLD.

Comme il est poli!..

EBERARD.

Nous sommes de vieilles connaissances ; nous nous étions rencontrés déjà à la ferme d'Albourg, au palais, et en ce moment je vous cherchais.

BERTHOLD.

Vous, Monseigneur?

EBERARD.

De la part de la princesse Isabelle. Le grand duc m'a attaché à sa personne, et elle m'a chargé de vous demander des papiers dont vous êtes dépositaire et que vous devez remettre à madame Agnès... Son Altesse les fera parvenir à l'accusée auprès de laquelle vous ne pourriez jamais pénétrer.

BERTHOLD.

Mais cependant madame Agnès m'avait recommandé de ne remettre qu'à elle-même cet écrit d'où dépend son salut.

EBERARD.

Son salut ! (*à part*). Ce serait donc un papier à détruire! (*Haut*). Mais que vous remettiez ce papier à madame Agnès ou à la princesse sa protectrice, qu'importe ?... et puisque je viens de la part de la princesse.... vous m'avez déjà vu auprès d'elle en fonctions...

BERTHOLD.

Je ne vous dis pas non, mais j'aimerais mieux que la princesse elle-même...

EBERARD.

Dans ce moment, elle ne peut vous recevoir, et pour preuve que je la remplace, tenez, son anneau à ses armes, signe du commandement qu'elle m'a remis. (*Il lui montre l'anneau qu'il a au doigt*).

BERTHOLD, *regardant.*

Qu'ai-je vu ? (*lui prenant la main*) l'empreinte de l'épée d'Arnold.

EBERARD, *retirant sa main.*

Que dit-il ?

BERTHOLD, *regardant toujours.*

Pardon... mais est-ce que c'est de naissance le signe que vous avez sur la main ?

EBERARD, *à part.*

Moi !.. oh ! imprudent ! qui oubliais mes précautions ordinaires. (*Haut*). Cette empreinte sur ma main, c'est une cicatrice.

BERTHOLD, *à part.*

C'est lui. (*Haut*). Tiens, c'est drôle, cette cicatrice a plutôt l'air d'une flétrissure.

EBERARD.

D'une flétrissure !... Sais-tu misérable, que tu parles au comte Eberard, au favori du grand duc?

BERTHOLD.

Quand vous seriez le grand duc lui-même, je ne vous remettrais pas ce que vous me demandez, parce que ce n'est pas dans des mains marquées comme les vôtres que doit se trouver le salut de madame Agnès.

EBERARD.

Ainsi donc, tu refuses de me livrer ce papier.

BERTHOLD.

Pas si bête, monseigneur, votre filet a les mailles trop larges, le poisson passe au travers.

EBERARD.

Eh bien ! donc, la torture t'arrachera ce papier ou ton secret... A moi ! (*il appelle, deux gardes paraissent*). Saisissez cet homme.

BERTHOLD, *à part.*

J'aurai beau l'accuser, on ne me croira pas et l'on détruira le salut d'Agnès.

EBERARD.

Qu'on le fouille.

BERTHOLD.

C'est inutile, Monseigneur !... je me soumets, vous êtes le plus fort... qu'on me laisse les bras libres. Je vais vous donner ce papier.

EBERARD.

Où est-il donc ?

BERTHOD.

Il est... il est dans ma chaussure, (*les deux soldats se baissent simultanément*) et vous l'aurez (*il renverse les deux soldats qui sont*

Digitized by Google

courbés) si vous nagez mieux que moi. (*Il court et saute par la fenêtre.*

EBERARD.

Dans le Danube!... Il m'a échappé! Allez; et qu'on le poursuive sur l'autre rive, s'il le faut... qu'on le cherche sans relâche, qu'on le rejoigne à tout prix. (*Les soldats sortent*). Quoi! pas de preuves contre l'accusée. . Oh! j'en trouverai encore... On vient... c'est le conseil et le grand duc lui-même.

SCENE XI.

LE GRAND DUC, EBERARD, LE CONSEIL, puis AGNÈS, SOLDATS.

LE GRAND DUC, *à un officier.*

Introduisez la prisonnière... (*des soldats amènent Agnès.*) *Le grand-duc s'est assis avec trois conseillers et Eberard autour d'une table circulaire.*)

LE GRAND DUC.

Agnès Bernau, approchez... vous ne niezpas avoir ressenti et fait partager au prince une criminelle passion?

AGNÈS.

Je ne puis le nier... mais la miséricorde céleste pardonnera à cet amour dont elle connaît l'irrésistible empire, la justice des hommes sera-t-elle inexorable?

LE GRAND DUC.

Les malheurs dont cet amour a été et sera peut-être encore la cause, devraient enchaîner notre clémence... mais dans l'excès de cette faute même doit se trouver la source de notre indulgence. Ce n'est pas sur la coupable seule que retombera son châtiment. Messeigneurs, cette sujette imprudente a donné le jour à deux enfants à qui leur naissance interdit à jamais le chemin du trône et le nom de leur père.

AGNÈS, *à part.*

Et il faut me taire...

LE GRAND DUC.

Pour les consoler du malheur qui pèse sur leur vie, que du moins il leur reste leur mère, et que la coupable aille dans l'exil pleurer et réparer sa faute; n'est-ce pas votre avis, messeigneurs? (*Signes d'assentiment des gentilshommes*).

EBERARD.

Pardonnez-moi de ne pas me ranger à l'opinion de Votre Altesse, mais je crains que tant de clémence et de générosité ne soient inutiles. Agnès est unie au prince par un lien sacrilège, un lien qui ne peut être brisé que par la mort.

LE GRAND DUC.

Que voulez-vous dire?

EBERARD.

Agnès est l'épouse du prince Albert. Elle me l'a avoué à moi-même et demandez lui si elle osera le démentir.

LE GRAND DUC.

Il se pourrait?.. vous vous taisez, Agnès! m'auriez-vous trompé en m'intéressant à un amour qui ne serait plus qu'une odieuse trahison. (*Au conseil.*) S'il en était ainsi, Messeigneurs, c'est moi qui vous demanderais le premier la mort de la coupable; oui, je renoncerais à mon droit de grâce. Je m'y engage solennellement. Mais je ne puis croire encore à tant d'audace!.. Comte Eberard, avez-vous quelques preuves de ce que vous venez de dire.

EBERARD.

Des preuves... ne vous suffit-il pas du silence de la coupable? Monseigneur, demandez-lui qu'elle jure devant vous, devant Dieu même, qu'elle n'est point l'épouse du prince Albert.

LE GRAND DUC.

Agnès! jurez sur l'évangile que vous n'êtes point unie par mariage au prince Albert.

AGNÈS, *à part.*

O ciel! que dire? il est perdu, m'a-t-il écrit si l'on découvre notre mariage!.. et cependant, c'est horrible! ce parjure!.. non, je ne puis jurer.

EBERARD.

Vous le voyez... son trouble, son hésitation.

LE GRAND DUC.

En effet!..

EBERARD.

Elle est coupable, vous dis-je... et vous devez frapper.

AGNÈS.

Perdue!.. perdue!.. mon Dieu!..

SCENE XIII.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant.*

Pas encore... Agnès, vous avez dit à Berthold de mettre en sûreté cet écrit cacheté; Berthold me l'a fait parvenir à l'instant; et puisqu'il renferme votre salut, soyez sauvée! je l'apporte à vos juges.

AGNÈS, *à part.*

Ciel! ah! madame!

LE GRAND DUC, *le prenant.*

Voyons... voyons... (*Lisant.*) « Moi, abbé « de saint Conrad, déclare avoir marié dans « la chapelle du monastère, Albert et Agnès « Bernau. »

EBERARD.

Je triomphe!

LE GRAND DUC.

Et plus bas, une déclaration en latin... l'abbé connaissait le rang du prince, et devant Dieu, il déclare indissoluble ce mariage conclu sans surprise de sa part et sans regrets de celle des époux... se peut-il!..

Digitized by Google

ISABELLE.

Oh ! qu'ai-je fait ?

LE GRAND DUC.

Ce prêtre audacieux n'est plus; mais ma vengeance retombera du moins sur les deux coupables qui l'avaient choisi pour complice.

LE CAPITAINE, *entrant.*

Monseigneur, le prince s'est évadé du palais, il a trompé la surveillance des gardes.

LE GRAND DUC.

Malédiction !

AGNÈS.

Le prince ne court plus aucun danger... ah! enfin!.. je peux relever la tête, je puis cesser de rougir aux yeux des hommes, moi pure et sans reproches devant Dieu !.. non, je ne suis pas la maîtresse du prince... non, mes enfants ne sont pas déchus du nom et du rang, de leur père. Respect aux enfants légitimes du prince de Bavière... respect à moi qui ai vécu, qui vais mourir épouse du fils de votre maître.

LE GRAND DUC.

Qui va mourir... vous ne vous trompez pas Agnès. (*Il parle bas au conseil.*) Le conseil d'une voix unanime vous condamne à mort, et enviant même à votre ambition insensée les honneurs d'une exécution réservée aux nobles têtes, vous refuse l'échafaud, et ordonne que vous périrez obscurément dans les flots du Danube.

ISABELLE.

Agnès!.. je vous sauverai, ou je mourrai avec vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un vestibule du palais donnant sur les jardins. A l'avant-scène, à droite du public, un large escalier montant chez la princesse. Ce vestibule est fermé par un vitrage, au milieu duquel est pratiquée une grande porte.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *puis* CLOTILDE.

ISABELLE, *descendant de ses appartements.*

J'attends avec une telle impatience la réponse du grand duc que je n'ai pu demeurer dans mes appartements.. ici je saurai plutôt.. mais je ne me trompe pas, c'est Clotilde. (*à Clotilde.*) Eh bien, qu'y a-t-il ?

CLOTILDE, *venant de la gauche.*

D'après ce que m'a dit Monseigneur de Furstenfeld que j'ai accompagné chez le grand duc par votre ordre, son altesse permet que vous donniez asile aux enfants de la condamnée.

ISABELLE.

Mais elle ?.. que deviendra-t-elle? pourrai-je voir le grand duc ?

CLOTILDE.

Monseigneur le comte de Furstenfeld va venir bientôt lui-même, et achèvera de tout vous dire.

ISABELLE.

Mais sans doute le souverain se laissera fléchir... ciel ! Furstenfeld...

SCENE II.

ISABELLE, FURSTENFELD.

ISABELLE.

Eh bien, Seigneur, le grand duc de Bavière ?..

FURSTENFELD.

Son Altesse ne peut vous entendre, Madame, je vous l'annonce avec un profond regret.

ISABELLE.

S'il en est ainsi, je vais partir pour le Wurtemberg, faites préparer ma litière, et qu'elle ne s'arrête pas un seul instant, jusqu'à ce que je sois arrivée auprès de mon père.

FURSTENFELD.

Mais Madame, puis-je me prêter...

ISABELLE.

Si vous me refusez, je partirai seule.

FURSTENFELD.

Quoi Madame, vous voulez?..

ISABELLE.

Je ne veux être ni la fille, ni l'hôte de ce monarque qui n'a pas eu un instant de pitié pour celle qui a donné des enfants à son fils.

FURSTENFELD.

Vous vous trompez, Madame, mais la pitié

Digitized by Google

qu'éprouve Son Altesse le grand duc pour cette infortunée, si coupable qu'elle soit, ne peut lui faire reprendre son droit de grâce qu'il a abdiqué solennellement. Toutefois, il a voulu adoucir autant qu'il était en lui l'horreur de ses derniers moments; Agnès a demandé à voir encore ses enfants, ainsi que la protectrice généreuse qui s'offrait à leur servir de mère, et le grand duc pour vous épargner la vue pénible des murs d'une prison, consent à ce qu'Agnès soit conduite ici.

ISABELLE.

Que dites vous?

FURSTENFELD.

La vérité!.. et tenez, ces gardes que je vois venir...

(*La litière qui renferme Agnès, traverse le théâtre à l'extérieur de gauche à droite.*)

ISABELLE, *à part.*

Ah! tout n'est pas encore perdu. (*Haut.*) Veuillez nous laisser, et pendant ce temps, donnez les ordres nécessaires pour retourner au Wurtemberg.

FURSTENFELD.

J'obéirai. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE III.

ISABELLE, AGNÈS.

(*Agnès entre du dernier plan à droite, elle est précédée de gardes... Isabelle va à elle.*)

ISABELLE.

Agnès!.. m'avez-vous pardonnée?

AGNÈS.

Moi!.. mais ai-je le droit de vous accuser, Madame.

ISABELLE.

C'est moi qui vous ai perdue par cette fatale révélation

AGNÈS.

Ah! ne la regrettez pas. Madame, je l'eusse faite moi-même, dès que j'ai su le prince en liberté; car la pensée de mon déshonneur, de celui de mes enfants, m'était plus cruelle que la mort.

ISABELLE.

Oh! n'importe... j'ai fait tout le mal, c'est a moi de le réparer.

AGNÈS.

Et vous le réparez noblement, Madame, en recueillant les pauvres orphelins, en promettant de leur servir de mère après ma mort.

ISABELLE.

Vous ne mourrez pas, Agnès, vous ne mourrez pas, je vous le jure.

AGNÈS.

Hélas! le grand duc ne peut signer ma grâce... qui pourrait me sauver?

ISABELLE.

Moi!

AGNÈS.

Vous, Madame, vous...

ISABELLE, *après s'être assurée que les gardes ne peuvent entendre.*

Et pour quel motif croyez-vous que j'aie sollicité avec tant d'instance, la faveur de vous voir? (*Plus bas.*) J'ai préparé votre fuite.

AGNÈS.

Grand Dieu!.. il serait possible!.. quoi! je pourrais vivre encore pour mes enfants!

ISABELLE.

Silence... on pourrait nous entendre, cette partie du palais donne sur le Danube; Berthold vous y attend avec sa barque, j'ai fait écarter tout le monde, ma fidèle Clotilde veille et préside à tout; une fois dans la barque, Berthold vous conduit sur l'autre rive, et vous êtes sauvée.

AGNÈS.

Oh! merci, merci, madame... et mes enfants?

ISABELLE.

Je les emmène avec moi à la cour de mon père et de là... mais voici Clotilde.

CLOTILDE, *venant des appartements.*

Tout est prêt... Berthold est à son poste.

ISABELLE, *à Agnès.*

Allons!

CLOTILDE.

Un moment, Altesse, le comte Eberard est ici, il parcourt les alentours du palais.

AGNÈS.

Lui... nous sommes perdues!

ISABELLE.

Aurait-il découvert?..

CLOTILDE.

Non, madame, la barque, tout est bien caché, mais lorsque tout sera prêt, à un signal que je viendrai lui donner du dehors, il amènera sa barque... alors madame Agnès pourra sortir sans crainte d'être vue.

ISABELLE.

Bien.

CLOTILDE, *regardant au fond.*

Voici le comte Eberard.

ISABELLE, *haut.*

Venez, Agnès, vos enfants vous attendent dans mon appartement, venez les embrasser. (*Elle emmène Agnès. Clotilde suit; toutes trois montent l'escalier qui conduit aux appartements.*)

AGNÈS.

Ah! madame, Dieu seul peut vous récompenser.

SCENE IV.

EBERARD, L'OFFICIER, GARDES.

EBERARD, *à l'officier.*

Capitaine, tout est-il prêt?

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur, les soldats m'attendent.

EBERARD.

Vous avez bien compris mes ordres?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

EBERARD.

En ce cas, exécutez-les avec adresse, sans bruit; moi, je reste ici pour veiller. (*L'officier sort.. Aux gardes.*) Que personne ne puisse entrer ni sortir sans mon ordre. (*A lui-même.*) Maintenant je suis tranquille, attendons... La fuite seule du prince m'inquiète; on ignore sa retraite, mais il n'oserait tenter d'arracher à force ouverte sa complice à la justice ducale. D'ailleurs où trouverait-il des appuis? J'ai doublé les postes et mis des forces considérables sur pied... rien ne peut empêcher que l'exécution dont j'ai fait avancer l'heure ait lieu aujourd'hui... alors je n'aurai plus rien à craindre... mais le capitaine tarde bien à revenir.

(*Pendant ces derniers mots, Clotilde est sortie des appartements de la princesse et s'est dirigée vers le fond pour sortir.*)

LA SENTINELLE.

On ne passe pas!

CLOTILDE.

Mais je suis au service de la princesse de Wurtemberg, et c'est par son ordre que je sors du palais.

EBERARD.

Personne n'en peut sortir jusqu'à ce que la condamnée soit ramenée dans sa prison.

CLOTILDE.

Mais la princesse ordonne que pour son service...

EBERARD.

Pour son service!... Son Altesse voudra bien attendre... la rigueur de cette consigne est aussi ordonnée pour le service du grand-duc de Bavière.

CLOTILDE.

Mais pourtant...

EBERARD.

Son Altesse ne voudrait pas m'exposer à manquer à mon devoir... si l'évasion de la condamnée avait lieu, faute de surveillance, je suis sûr qu'elle en serait désolée.

CLOTILDE, *à part.*

Que veut-il dire?

EBERARD, *à part.*

Et le capitaine qui ne revient pas... ah! le voici. (*Haut.*) Eh bien! avez-vous réussi?

L'OFFICIER, *entrant.*

Monseigneur, malgré les soins qu'il avait pris de cacher sa barque, nous avons découvert le pêcheur Berthold.

CLOTILDE, *à part.*

Grand Dieu!

L'OFFICIER.

Nous nous sommes emparés du bateau, malheureusement Berthold nous a échappé encore.

EBERARD.

Maudit pêcheur...

L'OFFICIER.

J'ai placé des factionnaires à la porte secrète donnant sur le rivage que nous avons eu quelque peine à découvrir, et je suis accouru vous rendre compte.

EBERARD.

C'est bien. (*A Clotilde.*) Maintenant la consigne est levée, et si vous voulez sortir pour le service de la princesse, personne ne vous arrêtera plus.

CLOTILDE.

Merci, monseigneur, de tant de courtoisie; je vais rendre compte à la princesse de la manière dont vous respectez ses ordres. (*A part.*) Elle est perdue. (*Elle rentre.*)

EBERARD.

Ce projet d'évasion était habilement conçu; mais si la princesse a de l'or et des serviteurs dévoués, j'ai ma police, moi, à laquelle rien ne peut échapper... mais quel est ce bruit encore?..

L'OFFICIER, *qui a regardé en dehors.*

Monseigneur, c'est la mère de la condamnée qui a suivi sa fille jusqu'à cet endroit... elle lutte contre les gardes, et ceux-ci ne peuvent la contenir.

EBERARD.

Eh bien! je vais la retenir ici... Vous, pendant ce temps, faites venir la condamnée, et qu'une litière l'emporte derrière cette galerie. (*L'officier sort.*)

SCÈNE V.

EBERARD, HEDWIGE.

HEDWIGE, *entrant éplorée.*

Ma fille! oh! laissez-moi embrasser ma fille une dernière fois... hélas! qui que vous soyez, ayez pitié de moi, on m'a repoussée de la porte de la prison.

EBERARD.

C'était par mon ordre; j'ai voulu vous épargner à toutes deux une entrevue déchirante.

HEDWIGE.

Par votre ordre... oh! oui, je vous reconnais, vous êtes le persécuteur d'Agnès, son implacable ennemi... Mon Dieu! elle mourra donc sans que sa mère puisse la revoir!.. oh! non, je pénétrerai de force dans ce palais, s'il le faut.

EBERARD.

Ce serait inutile, tenez, voyez cette litière qui passe, elle renferme votre fille.

(*En ce moment, on voit passer de nouveau la litière, toujours à l'extérieur, mais cette fois de droite à gauche.*

Digitized by Google

HEDWIGE.

Et je ne la suivrai pas!

EBERARD.

Ce serait inutile, vous dis-je.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FURSTENFELD, *arrivant du fond et se dirigeant vers les appartements*, CLOTILDE, *sortant de chez la princesse et s'arrêtant sur les marches de l'escalier.*

FURSTENFELD, *à Clotilde.*

Dites à Son Altesse que, selon ses ordres, tout est préparé pour son départ.

CLOTILDE.

La princesse est déjà prête, et elle va descendre.

EBERARD, *à Hedwige.*

Maintenant retirez-vous, la princesse va passer par ici, et il ne faut pas qu'elle vous voie.

HEDWIGE.

Mais je veux la voir, moi, je veux lui demander de sauver ma fille.

SCENE VII.

EBERARD, FURSTENFELD, AGNÈS, HEDWIGE, CLOTILDE, GARDES.

(*Agnès, couverte des vêtements d'Isabelle et voilée, descend des appartements. Elle s'appuie sur Clotilde. Furstenfeld approche pour lui offrir la main.*)

HEDWIGE, *arrêtant Agnès.*

Madame, au nom du ciel, écoutez-moi

EBERARD, *aux gardes.*

Eloignez donc cette femme.

HEDWIGE.

Non, non, vous ne m'arracherez pas d'ici vivante... la princesse m'entendra... madame, madame, vous retournez dans votre patrie, vous, libre, heureuse, adorée, mais ma fille est dans un cachot, que dis-je? elle est peut-être déjà sur le chemin du supplice, ah! madame, sauvez-la!.. sauvez-la!..

AGNÈS, *à part.*

Quelle épreuve! mon Dieu!

CLOTILDE, *bas, à Agnès.*

Du courage!

AGNÈS.

Mais il le faut, résistons à ses larmes. (*Elle fait quelques pas vers la litière.*)

HEDWIGE.

Vous partez... vous partez... mais vous ne vous souvenez donc pas que c'est vous qui l'avez perdue.. c'est vous qui m'avez pris ma fille... rendez-moi mon enfant... je veux mon enfant.

AGNES.

Oh! que faire? que dire?

CLOTILDE, *bas, à Agnès.*

Pas un mot, ou vous êtes perdue.

HEDWIGE.

Quoi? pas un regard pour les malheureux que vous avez faits, pas un mot de consolation pour la mère de votre victime... oh! c'est infâme!.. eh bien! puisque le désespoir d'une mère ne peut vous toucher, que sa malédiction vous frappe. (*Mouvement d'Agnès.*)

CLOTILDE, *bas.*

Madame, contenez-vous.

HEDWIGE.

Non, non, pardonnez, madame, je vous ai outragée, mais oubliez-le.. Agnès, mon enfant... si vous saviez, je l'aimais tant, c'était ma vie; pour la garder j'avais commis un crime, pour la sauver je donnerais mon âme. Oh! par pitié, rendez-la moi, vous le pouvez, vous êtes toute puissante, madame, j'embrasse vos genoux. (*Silence d'Agnès.*) Eh! quoi!... rien, rien encore... eh bien! soyez heureuse, du même coup vous aurez tué la fille et la mère.

AGNÈS, *à part.*

Que veut-elle dire?

HEDWIGE.

Je n'écoute que mon désespoir, et puisque ma fille doit périr dans les flots du Danube, je vais l'y attendre. Là, du moins, la main des hommes ne saurait séparer nos deux cadavres, le même tombeau va nous réunir. Adieu, madame, je vais mourir.

(*Elle s'élance; Agnès se dégage des mains de Clotilde et court à Hedwige.*)

AGNÈS, *jetant son voile.*

Ma mère... ma mère.. arrêtez, arrêtez, c'est moi!..

(*Cri général.*)

Sa mère!

EBERARD.

Agnès Bernau sous ses habits, qu'on la saisisse. (*Deux gardes s'approchent.*)

HEDWIGE, *revenant à elle.*

Ma fille! c'était elle... ah! ah! c'est par ma faute qu'elle va mourir!.. oh! non, non, c'est impossible!

EBERARD.

Qu'on les sépare!

HEDWIGE.

Agnès, mon enfant!

AGNÈS.

Ma mère! ah! sauvez ma mère!

(*Agnès est emmenée par les gardes. Hedwige tombe évanouie.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une place sur les bords du Danube.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN HERAUT, précédé de GARDES; PEUPLE.

LE HÉRAUT, *lisant.*

« Savoir faisons au peuple de Bavière, que, « par arrêt du grand Conseil, Agnès Bernau « a été condamnée à être précipitée dans le « Danube, pour crime de lèze-majesté. L'ar- « rêt sera exécuté à deux heures...

UN HOMME DU PEUPLE.

A deux heures!.. mais d'ici là, il y a une heure à peine...

LE HÉRAUT, *continuant.*

« Défendons à quiconque de naviguer sur « le Danube, dans toute l'enceinte de la ville, « pendant cette journée, de tenter de sauver « ladite Agnès Bernau, soit par prière, me- « nace, ou tout autre moyen, sous peine de « vie. Que justice soit » (*Il sort suivi des gardes*).

SCÈNE II.

Le PEUPLE; puis HEDWIGE.

UNE FEMME.

Pauvre madame Agnès! on n'a donc pu la sauver?

UN HOMME DU PEUPLE.

Et qui donc aurait pu la sauver, puisque le grand Duc ne veut plus lui faire grâce, et que le prince est on ne sait où?

HEDWIGE, *en dehors.*

A moi! à moi! à mon aide!.. (*Tous regardent*).

L'HOMME DU PEUPLE.

Une femme qui vient de ce côté...

HEDWIGE, *entrant égarée.*

C'est là!.. là!.. ils ne la tueront pas!.. Ah! qui que vous soyez, vous êtes ici pour sauver ma fille, n'est-ce pas? ma fille qui est condamnée! ma fille qu'on va précipiter dans le Danube!..

L'HOMME DU PEUPLE.

C'est la mère d'Agnès!... Pauvre femme!.. Calmez-vous...

HEDWIGE.

Que je me calme!.. mais vous ne savez donc pas que c'est moi qui ai tué ma fille?

L'HOMME DU PEUPLE.

Allons, retirez-vous! ce n'est pas ici votre place...

HEDWIGE.

Me retirer! moi? jamais! moi! abandonner ma fille... Oh! au lieu de me chasser, vous m'aiderez à défendre mon enfant! Elle est du peuple comme vous... elle n'a commis aucun crime!.. Le prince de Bavière l'a aimée, l'a épousée! car elle est bien sa femme légitime! il l'a trompée comme il aurait pu tromper votre fille! votre sœur, à vous!.. et c'est pour cela qu'on la tue!.. et vous le souffririez?..

L'HOMME DU PEUPLE.

Que pouvons-nous faire contre des soldats?..

HEDWIGE.

Les vaincre, quand il faut arracher une femme à la mort!

TOUS.

Oui, oui! courons et sauvons Agnès!..

L'HOMME.

Mais nous n'avons personne pour nous guider... Qui sera notre chef?

SCENE III.

LES MÊMES; ALBERT, *suivi de quelques hommes.*

ALBERT.

Moi!

TOUS.

Le prince de Bavière!

ALBERT.

Non, pas le prince, mais le mari d'Agnès! un homme qui vient, comme vous le feriez, défendre sa femme, et l'arracher à ses bourreaux!

HEDWIGE.

Oh! merci! merci!..

ALBERT.

Oui! je vous guiderai... et voici déjà, pour marcher avec nous, quelques-uns de mes fidèles compagnons d'armes.... Avec eux, j'ai partagé l'abri de la tente et les périls du champ de bataille; avec eux, je combattrai pour Agnès! et ce ne sont pas les seuls qui répondront à mon appel.... Un pêcheur, Berthold, a dû ramer sur sa barque jusqu'au château, et porter un écrit de ma main aux braves qui composent ma garnison... ils m'entendront aussi!.. et déjà Berthold devrait être de retour...

L'HOMME DU PEUPLE.

Berthold?.. Ah! ben oui!.. son bateau a

Digitized by Google

été coulé, et, à l'heure qu'il est, il doit être pendu!

ALBERT.

Eh bien! ne suffit-il pas de ceux qui m'entourent pour briser les portes d'un cachot et pour délivrer une femme! Marchons! à la prison du Palais!

TOUS.

A la prison! (*Mouvement de sortie*).

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE GRAND DUC, *la couronne en tête.*

LE GRAND DUC.

Arrêtez!

TOUS.

Le grand duc.

HEDWIGE.

Ah! vous me l'avez juré!.. pour sauver ma fille, vous ne reculerez pas devant ces soldats!

LE GRAND DUC.

Pas un soldat ne me suit! Je suis venu seul; le grand duc vient seul imposer silence à l'émeute, ou seul lui donnera son sang... et je verrai si elle portera la main sur un roi, sur un père, si elle osera commencer la guerre civile par un parricide!

ALBERT.

Mon père! à vous tout mon respect, tout mon sang, si vous le voulez... Mais Agnès est en péril! et dût votre présence parmi nous répondre de sa vie, nous la sauverons!

LE GRAND DUC.

Insensé! vous ne la sauverez pas. Si à l'heure fixée pour l'exécution, l'émeute osait encore enchaîner ma liberté royale, et entraver mon retour vers le palais; derrière ces murailles fortifiées, le supplice s'accomplirait.

ALBERT.

Mais il ne s'accomplira pas!.. Oh! entendez-nous!

LE GRAND DUC.

Bas les armes! vous dis-je! ou je n'écoute rien! Fils rebelle ou sujet soumis, frappez-moi ou obéissez!

ALBERT, *jetant son épée.*

J'obéis.. mais ce n'est pas contre vous, mon père, que j'avais pris les armes... c'est contre ce conseil de sang, ce conseil assez lâche pour condamner une femme innocente!

LE GRAND DUC.

Braver l'autorité du conseil, c'est braver la mienne!

ALBERT.

Mais cette femme est l'épouse de votre fils, vous le savez, maintenant.

LE GRAND DUC.

C'est ce titre qui l'a perdue!

ALBERT.

C'est ce titre qui la sauvera!... Comment voulez-vous que je la laisse mourir, moi, son époux!

LE GRAND DUC.

Avant tout, vous êtes prince de Bavière!

ALBERT.

Eh bien! que ce nom de prince soit ma condamnation, puisque j'ai violé les devoirs qu'il impose!.. S'il est quelqu'un qui ait mérité votre colère et la rigueur du conseil, c'est moi seul qui m'accuse à juste titre devant tous, comme elle s'était accusée faussement pour me sauver! Oui, c'est moi qui ai séduit Agnès, qui l'ai perdue, qui lui ai caché ma naissance et mon rang... Monseigneur, si vous ne voulez être que roi, donnez au monde cet exemple terrible d'un père, d'un souverain qui fait apporter le billot sanglant jusque sous le dais royal, jusque dans le foyer domestique! vengez justement sur moi votre autorité méconnue! mais par pitié, épargnez une femme! laissez vivre la veuve de votre fils!.. vous le devez, sire... Écoutez ma voix... je ne menace plus, je ne demande pas grâce, j'implore justice.

HEDWIGE.

Monseigneur, grâce!

LE GRAND DUC.

La justice a prononcé... et, par un serment fait devant Dieu pour mon peuple, j'ai renoncé à mon droit de grâce... Il n'y a pas, en ce moment, de pouvoir en Bavière qui puisse empêcher l'exécution d'Agnès!...

ALBERT.

Eh bien! vous êtes inflexible!.. je le serai aussi! (*Il reprend son épée*). Oh! ne craignez rien, sire; plus de révolte, maintenant, plus de menaces, plus de prières! Vous avez fait un serment que vous ne voulez pas trahir; j'en vais faire un à mon tour, moi, que je ne trahirai pas. Je jure aussi à la face de Dieu, devant tous, devant ce peuple qui m'entend, de ne pas survivre un instant à Agnès, à la mère de mes enfants!... Si elle meurt, je meurs!

LE GRAND DUC.

Que dites-vous!.. un pareil serment!

ALBERT.

Je l'ai fait, je l'accomplirai. Plus d'une fois, j'ai bravé la mort pour soutenir l'honneur de la Bavière; si je laisse périr une femme innocente, je suis déshonoré! je me tuerai, pour me soustraire au déshonneur!.... (*Fausse sortie*).

LE GRAND DUC, *avec émotion.*

Prince, restez! je vous l'ordonne... Albert, mon fils!..

ALBERT, *se précipitant vers lui.*

Mon père! oh! j'ai retrouvé mon père!

Digitized by Google

LE GRAND DUC, *troublé.*

Que voulez-vous dire?

ALBERT.

Ah! malgré vous, je l'ai senti, il revit, cet amour pour moi que vous partagiez avec ma mère! cet amour que des regrets cruels semblaient avoir étouffé. Mon père : c'est ce souvenir que j'invoque en vous suppliant pour Agnès... Mon père, vous avez aimé saintement votre épouse! tout mon cœur appartient à la mienne!.. elle va mourir! et vous pouvez la sauver... Mon père! grâce pour elle! grâce pour mes enfants, qui sont aussi les vôtres!....

LE GRAND DUC.

C'est impossible!... mon serment!.. mon serment!..

ALBERT.

Et qu'importe un serment sacrilège! ce peuple pour qui vous l'avez fait va vous en délier! Oui, mes amis! implorons sa clémence!.. (*Tous s'agenouillent*). Voyez, sire, cette mère vous demande sa fille! votre fils, sa femme!.. Nous pleurons tous à vos pieds!

LE GRAND DUC.

Oh! c'en est trop! relevez-vous...

HEDWIGE.

Non, la grâce de ma fille! ou je mourrai à vos pieds!..

LE GRAND DUC.

Relevez-vous, vous dis-je... et toi, Albert, jette cette épée!

ALBERT.

Mon père!

LE GRAND DUC.

Jette cette épée, te dis-je!.. et prends cette couronne!

ALBERT.

Cette couronne! que voulez-vous dire?

LE GRAND DUC.

Je veux dire que je devais à tout prix tenir mes serments, à moins qu'un pouvoir plus fort que moi ne me le défendît; mais ce pouvoir, il existe...

ALBERT.

Et quel est-il?

LE GRAND DUC.

C'est le tien, à toi Albert, grand duc de Bavière, moi j'abdique; je renonce à ce titre, à ces privilèges que je ne puis faire respecter; oui, quels que soient mes devoirs, je n'ai plus la force de te blâmer... que Dieu veille sur la Bavière et sur toi, ô mon fils, mon souverain! (*Il ôte sa couronne et la place sur la tête d'Albert*).

HEDVIGE.

Ah! noble prince!

ALBERT.

Oh! mon père! mon père, comment vous rendre grâce... vous qui sauvez Agnès, vous êtes grand et bon comme ce Dieu qui me l'a donnée. (*Deux heures sonnent; un peloton de gardes traverse la scène*).

HEDVIGE.

Deux heures! le signal de l'exécution! Ah! quelles doivent être les angoisses de ma fille!.. courons à la prison.

LE GRAND DUC.

Oui... oui... hâtons-nous de délivrer Agnès!

SCENE V.

LES MÊMES, EBERARD.

EBERARD.

Il est trop tard!

ALBERT et HEDVIGE.

O ciel!

LE GRAND DUC.

Qu'osez-vous dire?

EBERARD.

Monseigneur, vous avez défendu qu'on vous suive, et vous avez ordonné que le supplice ait lieu à l'heure dite, si l'émeute enchaînait vos pas et entravait votre retour dans ce palais. Ne vous voyant pas revenir, et l'heure du supplice ayant sonné, j'ai fait précipiter la coupable dans les flots du Danube.

ALBERT.

Misérable!

LE GRAND DUC.

Qu'avez-vous fait?

EBERARD.

J'ai exécuté vos ordres, Monseigneur... et vous n'avez pas le droit de me punir.

ALBERT.

Mais je l'ai, moi, qui règne à présent. Qu'on saisisse cet homme, et qu'il soit jeté dans l'abîme où sa victime a été précipitée.

EBERARD.

Mais cette justice, c'est de la vengeance!

ALBERT.

Et la tienne, c'était de l'assassinat.

EBERARD, *au grand duc.*

Mais vous ne me laisserez pas périr, vous me défendrez.

LE GRAND DUC *avec mépris.*

Je ne puis plus rien, j'ai abdiqué.

ALBERT.

Et aucun souverain n'aurait le droit de t'absoudre, car la mort d'Agnès, c'est le plus lâche de tes crimes; mais ce n'est pas envers elle seule que tu en as commis... Peuple, ce misérable avait passé au service de l'ennemi, avant d'usurper la faveur de votre souverain, il avait demandé lâchement à la trahison, au meurtre, au pillage de nos campagnes, une fortune qu'il est venu ensuite mendier dans un palais. Ce misérable, c'était l'homme au casque noir.

TOUS.

L'homme au casque noir... au fleuve! au

Digitized by Google

Sauve! (*On se précipite sur Eberard et on l'entraîne*).

ALBERT.

Et maintenant que j'ai vengé Agnès, je renonce à cette patrie cruelle, à cette couronne souillée de sang.

LE GRAND DUC.

Albert... mon fils! Albert!

ALBERT.

Non, laissez-moi!... Adieu à la Bavière, adieu! mon père!... adieu pour la dernière fois. (*Il sort précipitamment*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIEME ACTE.

Le théâtre représente une riche salle du palais du grand duc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, UN ÉCUYER.

ISABELLE, *à l'écuyer.*

Allez, qu'on cherche dans toute la ville la mère de l'infortunée qui a péri; qu'on lui dise que les enfants de sa fille sont en mon palais, qu'elle peut y venir les embrasser, que je lui offre asile comme je l'ai offert à ces orphelins. (*l'écuyer sort; Clotilde entre du fond*).

CLOTILDE.

Madame, un gentilhomme inconnu demande à être introduit près de vous.

ISABELLE.

Son nom?

CLOTILDE.

C'est à vous seule qu'il veut le dire... un intérêt puissant lui fait réclamer de Votre Altesse un moment d'entretien.

ISABELLE.

Qu'il se présente donc. (*Clotilde va au fond, fait un signe; Albert entre. Elle entre dans le cabinet à droite*).

SCENE II.

ALBERT, ISABELLE.

ISABELLE.

Quoi! prince, c'est vous.

ALBERT.

Non, ce n'est pas le prince qui se présente devant vous, Madame, j'ai abdiqué ce titre fatal qu'on paie de tout son bonheur; je suis la Bavière, qui n'a plus le droit de me rien démander. Je vais chercher au loin la mort.

ISABELLE.

Pourquoi succomber à ce désespoir!... vivez pour vos enfants, du moins!

ALBERT.

Je leur suis inutile; un ange veille sur eux. Oui, je ne l'ignore pas! vous, qui seule au monde auriez eu le droit de haïr la femme qui vous a valu un si cruel affront, vous ne vous êtes vengée d'elle et de moi qu'en défendant, à tout prix, notre salut et notre bonheur!

ISABELLE.

Oh! point de reconnaissance : en cherchant à la sauver, je n'obéissais pas aux lois de l'honneur seulement, mais aux sentiments de mon cœur. Hélas! peut-être mon père, touché de vos malheurs, de vos prières, eût fini par servir une cause qui, autrefois fut la sienne; mais il est trop tard, à quoi bon réveiller une espérance inutile! (*avec larmes*). Ah! du moins que la famille d'Agnès hérite de mon dévoûment et de mes devoirs envers elle.

ALBERT.

Noble femme!... Oh! qu'une dernière fois du moins, avant de partir, je revoie mes pauvres enfants, et que je leur dise que moins malheureux que moi, quand j'ai perdu pour toujours une épouse adorée, eux, du moins, ils ont retrouvé une mère.

ISABELLE.

Vos enfants!.. ils sont là dans cet appartement.

ALBERT.

J'y cours, et en attendant mes adieux, Madame, soyez bénie. (*Il entre dans le cabinet latéral*).

SCENE III.

ISABELLE, *puis* HEDWIGE.

ISABELLE.

Il part .. j'entends des pas... on vient, c'est sa pauvre mère... mon Dieu! donnez-moi du courage pour la recevoir.

HEDWIGE, *entrant.*

La princesse!.. ah! c'est elle.., oh! vous, vous êtes bonne, Madame ayez pitié de moi... oh! non, non, ce n'est pas vrai qu'elle a été engloutie dans les flots du Danube?

Digitized by Google

ISABELLE.

Hélas!

HEDWIGE.

Vous ne répondez pas?.. ah! c'est donc vrai... et je l'ai entendu... défense à toute barque d'approcher du lieu fatal, nul n'a pu même recueillir ses restes... je ne pourrai pas même déposer un baiser, sur ce corps glacé... oh! mon Dieu! mon Dieu!

ISABELLE.

Mais ses enfants vous restent.

HEDWIGE.

Ses enfants... oui... menez-moi vers eux, Madame... mais non, ma tendresse les maudirait... mes baisers leur imprimeraient le malheur... non, je ne veux plus les voir.

ISABELLE.

Mais pourquoi ces craintes, pourquoi ce malheur? vous dont l'âme est si bonne, vous dont la vie a été si pure.

HEDWIGE.

Oh! ne parlez pas ainsi!.. si vous saviez, Madame, tout ce bonheur, Dieu devait me le reprendre, car ce bonheur il était... volé.

ISABELLE.

Grand Dieu! que dites-vous?

HEDWIGE.

Oui, écoutez... écoutez, Madame... à vous, je vais tout vous dire, attendez que je me rappelle... c'est que si vous saviez... ma pauvre tête... j'ai tant pleuré... eh bien, il y a vingt ans, j'étais dans ma chaumière, sur les bords du Danube, près des frontières de Wurtemberg, je venais de mettre au monde un enfant... c'était la nuit, on frappe à ma porte.. j'étais seule; je refuse d'ouvrir... on insiste d'abord en m'offrant de l'or, puis avec menace. . je résistais toujours; ensuite on implore ma pitié pour un enfant qui venait de naître... et dont j'entendais les gémissements.

ISABELLE.

Après!

HEDWIGE.

J'ouvre, un gentilhomme entre portant un enfant dans son manteau... et il me dit: prenez cet enfant... c'est la fille d'un illustre proscrit; vous la recueillerez jusqu'au jour ou on viendra la reprendre. Gardez en même temps ce fragment de collier qui vient de sa mère... et vous ne remettrez ensuite l'enfant qu'à moi même, ou qu'à celui qui viendrait vous rapporter l'autre moitié de ce collier.

ISABELLE.

Achevez, achevez.

HEDWIGE.

Alors je les élevai toutes deux, et bientôt mon amour les confondit, oui, quand je les voyais toute: deux me sourire dans le même berceau, je ne savais plus quelle était celle que mon sein avait portée, celle que m'avait envoyée Dieu... un soir, toutes deux avaient joué ensemble auprès du foyer et jamais leurs visages n'avaient été plus frais, leurs jeux plus gracieux... tout-à-coup sa bouche se tord, ses yeux se ferment... une légère écume passe sur ses lèvres, elle était morte dans une convulsion.

ISABELLE.

Mais laquelle des deux?

HEDWIGE.

Oui... elle était morte... comme l'autre l'est à présent... mortes toutes deux, Madame; et je suis seule au monde, moi.

ISABELLE.

Mais enfin, qu'est-il arrivé ensuite?

HEDWIGE.

Cette enfant qui était morte, c'était la mienne... je l'ensevelis dans le cimetière du village, et je revins auprès du berceau qui contenait encore ma fille adoptive... ma fille unique... toute ma consolation, toute ma vie désormais... quelques jours après, on frappe à ma porte, c'était le gentilhomme qui revenait chercher l'enfant, l'autre... il fallait donc rendre tout mon bonheur... vivre désormais entre une tombe et un berceau vide... oh! c'était trop affreux, le démon me tenta... je dis au gentilhomme que l'enfant qui était couché sous la pierre, c'était celui qu'il m'avait apporté... que celui qui dormait dans le berceau, c'était le mien.

ISABELLE.

Grand Dieu!

HEDWIGE.

Il me crut... mais moi, je tremblais toujours, j'allai vivre à l'autre extrémité de la Bavière. mais sans être plus tranquille; on ne peut tromper sa conscience, ni fuir son châtiment. Oui, je devais pleurer Agnès sans pouvoir même embrasser ses restes, car grâce à moi sa pauvre mère avait versé des larmes de sang, des larmes qui ne pouvaient même couler sur une tombe chérie... vous le voyez, Madame, je ne mérite aucune consolation, je traîne après moi la fatalité! vous le voyez, je dois mourir seule, dans l'abandon et le désespoir, c'est la justice du ciel!

SCÈNE V.

HEDWIGE, FURSSTENFELD, ISABELLE.

ISABELLE.

Du calme, du courage, pauvre mère; mais cet enfant qui vous l'a confié?

HEDWIGE.

Je n'ai jamais su le nom de ce gentilhomme, mais ces traits sont gravés là, et fût-ce.... (*Elle aperçoit Furstenfeld*) Ciel!... est-ce un fantôme!... le voilà!... c'est lui!

ISABELLE.

Lui!

Digitized by Google

FURSTENFELD.

Que veux dire ?

ISABELLE.

Monsieur le comte, cette femme la reconnaissez-vous ?

FURSTENFELD.

Non, madame.

HEDWIGE.

Oh! je vous reconnais bien, moi, vous n'êtes pas changé, vous qui avez vécu heureux, opulent, tandis que moi ?...

FURSTENFELD.

Mais enfin ?

HEDWIGE.

Oui, c'est vous qui êtes venu un soir dans ma cabane, il y a vingt ans, me confier une petite fille au berceau.

FURSTENFELD.

Que dites-vous ?

HEDWIGE.

Que vous êtes revenu ensuite me la redemander et à qui j'ai dit qu'elle était morte... Eh bien! je mentais; elle vivait alors, et aujourd'hui c'est vous qui l'avez fait mourir.... car cette jeune fille, c'était Agnès.

FURSTENFELD.

Quoi! c'était elle?.. oh! non, non, ce serait trop de malheur!

ISABELLE.

Quelle était donc cette enfant? à qui appartenait-elle? qui vous avait chargé?

FURSTENFELD.

Qui? votre père, madame!

ISABELLE.

Mon père ?

FURSTENFELD.

Oui, disgracié, exilé, poursuivi par son père, il était près d'être atteint et découvert; je déposai chez une villageoise de la Bavière l'enfant qui retardait sa fuite, et je vins le lui redemander quand, par la mort de son père, votre père monta sur le trône de Bavière.

ISABELLE.

Ma sœur! c'était ma sœur! mon cœur me l'avait nommée avant vous.

FURSTENFELD.

Madame, cette femme vous trompe peut-être; si elle disait vrai, elle aurait d'autres preuves, et ce collier que j'ai brisé en deux et dont je lui ai laissé la moitié, où est ce collier? qu'elle le montre?

HEDWIGE.

Je l'ai remis à l'abbé de Saint-Conrad... mais il est mort... et maintenant... ah! c'est Berthold, Berthold le pêcheur, auquel j'ai confié le coffret dans lequel je l'avais caché.

ISABELLE.

Berthold.. oh! qu'on le cherche, qu'on le trouve.

FURSTENFELD.

Il est ici, madame, il avait demandé vous parler, mais il avait un air de trouble qui m'a paru suspect... il m'a tenu un langage si étrange que j'ai ordonné qu'on s'assurât de lui.

ISABELLE.

Oh! qu'il vienne! qu'il vienne!

(*Furstenfeld va au fond, fait un signe, et Berthold paraît poussé par des gardes.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTHOLD.

BERTHOLD, *aux gardes.*

Un instant... ne poussez pas... j'arriverai toujours assez vite.

ISABELLE.

Approche... nous savons tout maintenant, et tu vas nous avouer...

BERTHOLD.

Je n'ai rien à avouer; tout ça s'est fait malgré moi.

FURSTENFELD.

Ainsi tu l'as eu en ton pouvoir.

BERTHOLD.

Oui... c'est-à-dire non... je ne l'ai pas eu en mon pouvoir, puisque je n'avoue pas que...

FURSTENFELD.

Parle, parle, explique-toi.

BERTHOLD.

J'en suis incapable... puisque je vous dis que tout cela est faux, que je ne l'ai pas vue, que je n'étais pas là, et que, si par hasard cela est arrivé, ce n'est pas moi qui l'ai sauvée.

ISABELLE.

Comment sauvée?..

FURSTENFELD.

Que dis-tu? quoi!.. lorsqu'il s'agit ici d'un dépôt... de ce collier.

BERTHOLD.

Oh! s'il s'agit de collier, que je suis bête... oh! il n'a jamais été en péril celui-là.

ISABELLE.

Mais vous parliez d'avoir sauvé.

BERTHOLD.

Moi rien...

FURSTENFELD.

Tu l'as dit, pourtant... Voudrais-tu te jouer de nous, par hasard? Tu vas nous déclarer à l'instant...

BERTHOLD.

Je ne dirai rien.

FURSTENFELD.

Qu'on le saisisse! et, fallût-il employer la force, il faudra bien qu'il parle.

SCENE VII.

LES MÊMES; ALBERT.

BERTHOLD.

Ah! je suis perdu! que devenir... (*aperce-*

Digitized by Google

vant le prince.) Monseigneur, ah! vous me protégerez, vous! je vais tout vous dire... Oui, j'étais dans ma barque, où j'allais remplir un message de Monseigneur, par ceque sur l'eau, j'ai du courage.... On aperçoit ma barque; un canon du château tire dessus, la brise. Alors, je me mets à nager; ça n'était pas défendu... En passant près des croisées du palais, j'entends un grand cri, puis le bruit d'un corps qui tombe, et je vois bientôt madame Agnès, que le courant entraînait!... Alors, je l'ai saisie, je l'ai sauvée....

TOUS.

Tu l'as sauvée?

BERTHOLD.

Je sais bien que, pour ça, j'ai mérité la mort; mais vous, monseigneur, vous empêcherez qu'on me tue?

ALBERT.

Mais où est-elle?.. Viens!... conduis-nous...

BERTHOLD.

Hélas!.. je ne sais plus où elle est... Je l'ai laissée pour aller chercher du secours; quand je suis revenu, la cabane était vide, et madame Agnès avait disparu...

TOUS.

Grand Dieu!

ALBERT.

Oh! donnons des ordres... où est-elle?..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE GRAND DUC, AGNES.

LE GRAND DUC.

Où doit être une mère, quand elle revient à la vie: auprès de ses enfants. (*Agnès paraît*).

TOUS.

Agnès!

ISABELLE.

Ma sœur!.. vous ne savez pas? vous êtes ma sœur...

HEDWIGE.

Oui, ta sœur!

ALBERT.

Agnès, Dieu t'avait faite princesse avant mon amour! viens avec moi régner sur la Bavière!

(*Il s'agenouille aux pieds d'Agnès. Hedwige à la droite d'Agnès. La princesse de l'autre côté de la scène. Le grand duc et Furstenteld au peu au fond.* — TABLEAU. — *La toile baisse.*)

FIN D'AGNÈS BERNAU.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

Digitized by Google